VOLUME III. WINNIPEG, MARDI, 24 Aout 1915 NUMERO 15

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié par la "WEST CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

POUR LES ONTARIENS

Avec le milieu des vacances finissait la grande "tournée paroissiale" entreprise par les jeunes du Cercle Provencher au profit des "Blessés d'Ontario". Pendant plus d'un mois ces moissonneurs dévoués, généreux et pleins d'entrain, ont parcouru le Manitoba, glanant l'obole pour nos frères de l'autre province. Ni les mauvais chemins, ni la pluie n'ont pu refroidir leur zèle. Applaudissons donc encore une fois les camarades Bohémier, LaFlèche, Laporte, Joyal, Decosse et Benoist d'avoir répondu si bien au programme de l'A. C. J. C., qui veut des hommes d'action.

Le bilan suivant accompagne leur dernier envoi de munitions pour la langue. Nous le publions pour répondre à la curiosité légitime des paroisses et donner une idée de ce genre. Nos autres cercles manitobains pourront y trouver grand profit.

Tournée dramatique du Cercle Provencher

Paroisses—	Recettes	Dépenses
Sainte-Anne	70.55	$27.45
Sainte-Agathe	66.30	12.40
Saint-Norbert	44.65	10.70
Saint-Jean-Baptiste	76.15	27.70
Letellier	76.70	17.50
Saint-Pierre	84.00	48.00
Lorette	30.40	22.00
Saint-Charles	16.50	16.30
Don du P. Therrien, o.m.i., St-Charles.	7.50	
Saint-Claude	20.00	43.45
Notre-Dame de Lourdes	26.00	24.50
Somerset	30.00	40.85
Mariapolis	51.00	35.00
Bruxelles	25.00	29.90
Total	$624.75	$355.75
Balance		$269.00

Dernière Souscription

Aux sommes recueillies par le Cercle Provencher et déjà publiées dans la **Liberté**, il faut donc ajouter la dernière $8.30

Cercle LaVérendrye de l'A. C. J. C.

MORT AU CHAMP D'HONNEUR

Notre collaborateur Eugène Kern, de Saint-Léon, Man., est tombé pour la France sous les balles prussiennes au nord de Mesnil-les-Hurlus (Marne), le 21 mars dernier. On n'a pas réussi à retrouver son corps meurtri et déchiqueté par la mitraille que les Allemands firent pleuvoir sur les tranchées qu'il occupait avec sa compagnie. A peine quelques-uns de ses compagnons de tranchée sont-ils revenus de cette terrible lutte de 14 jours.

Dans la personne de M. Eugène Kern, la **Liberté** perd un excellent collaborateur, un fidèle et dévoué propagateur. A l'amour de la France il avait joint un profond amour du Canada français parce qu'il y voyait un prolongement du génie français, une continuation de la mère-patrie. M. Eugène Kern portait un intérêt tout spécial, et qui dénotait chez lui une vive et lucide intelligence, à tous nos problèmes nationaux. Demeuré Français jusqu'aux moëlles, il avait su devenir un Canadien dans le sens le plus large et le plus généreux de ce terme. Il avait salué avec joie l'apparition de la **Liberté** et nous avait dès le début offert de propager notre journal et de lui donner toute la collaboration possible. Aujourd'hui qu'une mort glorieuse l'a couché au tombeau et que crainte n'est plus de blesser sa modestie, nous pouvons bien lui rendre le témoignage qu'il a été le plus fidèle de nos amis, restant jusqu'au dernier moment, sous la mitraille allemande, intimement attaché à notre oeuvre. Nos lecteurs ont eu le plaisir de lire les quelques lettres si vivantes, si pleines de foi en Dieu et en la France, qu'il nous adressa de son camp d'entrainement près de Verdun. Il nous avait promis quelques lettres des tranchées, mais la mort est venue nous le ravir. Auparavant il avait donné à notre journal une collaboration variée, intéressante et régulière, sous le pseudonyme de "Lorrain".

M. Eugène Kern était l'aîné de trois frères qui quittèrent Saint-Léon, Man., au début des hostilités pour répondre à l'appel de leur patrie. A l'avance il avait fait à son pays le sacrifice de sa vie. Nous nous souvenons encore de l'accent simple et ému avec lequel il nous le disait quelques heures avant le départ. "Ma vie n'est rien. J'en ai d'avance fait le sacrifice à ma patrie. Tout ce que je demande à Dieu c'est que mon sacrifice soit utile à la France."

A Mme Kern et à sa famille qui ont si généreusement donné trois fils à la défense du sol français, nous offrons dans le douloureux et glorieux deuil qui les frappe nos plus sincères sympathies. Ce deuil est aussi un peu le nôtre. Et nous demandons à tous nos lecteurs d'accorder dans leurs prières un souvenir à celui qui après avoir été un ardent et inlassable continuateur de l'expansion française au Manitoba est allé sur le vieux sol français répandre son sang pour le salut de la vieille mère-patrie.

LES CORMORANS

La guerre a traîné aux tranchées la majeure partie de la population mâle d'Europe. La plupart des grandes nations n'ont pu ensemencer qu'une partie de leurs champs de blé. La récolte dont la Russie pourrait disposer au bénéfice de ses Alliés leur est interdite parce que les Turcs tiennent encore aux Dardanelles et semblent, grâce au milieu où ils se battent, devoir tenir encore longtemps. Les gouvernements d'Angleterre et de France ont besoin d'approvisionnement de blé et de farine. Au Canada ils devraient logiquement demander de répondre à leur demande. Cela ils le font. Mais, chose étrange, au lieu d'aller à la hausse le prix du blé s'en va à la baisse et d'une façon tout à fait prématurée. Encore si la baisse se chiffrait à quelques sous! Mais non, elle est presque fabuleuse. En quelques jours ça été une dégringolade d'une trentaine de sous. Et cela ne semble pas près de finir. La récolte est merveilleuse, soit; mais la demande de l'extérieur n'en est pas moins forte. Dans de semblables conditions, le prix du blé devrait se maintenir. Au moins, il devrait être beaucoup plus élevé qu'il ne l'est actuellement,

Cette dégringolade du prix du blé au moment de la moisson est vieux jeu. Tous les ans les cormorans de la spéculation s'abattent sur le fermier. Et ce n'est pas les calomnier que d'affirmer qu'ils se font la moisson plus grasse et payante qu'au fermier. Nul n'ignore la situation du fermier au Manitoba. De façon générale il n'a d'autres revenus que ceux de sa récolte. Sur eux tablent tous ses calculs. Le spéculateur n'ignore pas cela. De plus il sait que le fermier doit presque toujours vendre immédiatement sa récolte ayant un immédiat besoin d'argent pour faire face à ses échéances. Bonne ou mauvaise, le fermier devra accepter l'offre du spéculateur. Il est pris à la gorge et toute résistance lui est impossible. C'est pourquoi le spéculateur se livre à son jeu de forban d'une façon si régulière.

Ces spéculateurs sur le blé sont un danger pour le pays. L'on ne saurait trop les dénoncer. On peut poser en axiôme que tout ennemi du fermier est un ennemi du progrès général. Car tout s'enchaîne: si la campagne va bien, si le fermier prospère, si son blé lui est d'un bon rapport, la prospérité reviendra à la ville, l'or des fermiers alimentera le commerce des villes, le travail de leurs usines. Le bien-être des fermiers procurera le bien-être des citadins. Sans la prospérité des premiers, celle des seconds est impossible. C'est une vérité des plus vulgaires. Comme administrateur de la chose publique, il incombe aux gouvernement de mettre les grappins sur les cormorans de la spéculation. Ils sont un danger public. Pour être net, leur action est criminelle. Tout simplement c'est un vol aux dépens du fermier. L'on ne saurait être trop sévère vis à vis d'eux. Et peut-être la prévention, comme nous le faisait remarquer ces jours derniers un fermier, serait-elle le meilleur remède. Ce fermier souhaitait que le gouvernement vint établir un prix minimum pour le blé. Vraiment cela aurait du bon et offrirait une protection suffisante au fermier. Certaines industries particulières ont volontairement établi un minimum: nous ne voyons pas pouquoi la chose serait impraticable pour le blé. Après tout le fermier est la moëlle épinière d'un pays comme le nôtre.

FAISONS DE MEME

L'Association Catholique franco-canadienne de la Saskatchewan vient d'avoir son congrès annuel.

Une seule question a été débattue, à savoir:

"Rechercher ensemble les meilleurs moyens de propager et de maintenir à son maximum d'efficacité la Société qui leur sert à la fois et de lien et d'outil."

Voilà, ce nous semble, du pratique; pas de longues déclamations, mais un peu de volonté de faire quelque chose.

Pour arriver à ce but désirable, que vont-ils faire?

Travailler à réunir des congrès locaux qui permettront aux Canadiens-français de se mieux connaître et de mieux voir les progrès à réaliser dans chaque région.

Et puis de temps à autre ils inviteront un conférencier du dehors pour les entretenir des intérêts nationaux.

Pourquoi ne ferions-nous pas de même?

Ces petits Congrès locaux nous pouvons les avoir à volonté dans chaque paroisse. Substituons au mot congrès celui d'assemblée paroissiale, et nous avons notre affaire.

Dans ces assemblées paroissiales on devrait discuter librement et sans fausse humilité d'abord la culture qui est faite dans la paroisse. Il ne faut pas être grand orateur pour dire devant une assemblée paroissiale la raison d'un succès ou d'un échec. Alors les autres profiteront de notre succès et pourront éviter semblable échec.

Ne tenons à notre manière de voir qu'en autant qu'elle est appuyée sur de bonnes et solides raisons; sachons l'abandonner dès qu'on nous prouve que nous faisons fausse route.

S'en tenir à une manière de faire parce que c'est la nôtre, alors qu'elle donne de pauvres résultats, c'est sot. Un peu d'humilité, mène parfois même au succès matériel.

Et puis à ces petites assemblées apprenons à nous compter et à nous connaître.

L'élection qui vient d'avoir lieu montre que nous sommes les maîtres incontestés dans six comtés et que dans une dizaine d'autres nous disposons d'un nombre de votes suffisant à faire pencher la balance.

Disciplinons ces forces et tâchons de leur faire donner leur maximum d'efficacité.

Pour cela ne perdons pas de vue que d'être rouge ou bleu sans savoir pourquoi n'est pas intelligent, et que les partis politiques ne feront quelque chose pour nous que dans la mesure où nous pourrons leur allonger le coup de pied au bon moment.

Avant l'intérêt du parti qui est dans la plupart des cas la chose de faiseurs qui se moquent de nous, mettons l'intérêt de nos libertés de pères de famille et de Canadiens-français.

Si nous ne sauvons pas ces choses nous-mêmes, elles ne seront pas sauvées par les partis politiques.

Pratiquons la solidarité paroissiale, elle s'entendra par là au groupe provincial. Ne soyons pas chauvins, mais ne laissons aucun étranger nous représenter soit au parlement, soit aux conseils municipaux, quand nous avons la majorité.

Ce peut être un manque de largeur de vue, mais chez ceux qui nous entourent, qui ne comprennent pas notre mentalité, cela passe pour de l'ignorance et de la faiblesse. Nous n'avons pas droit de jouer ainsi notre honneur national.

Donnons à nos sociétés Saint-Jean-Baptiste locales leur maximum d'efficacité. Si cela doit nous coûter une piastre par année, n'allons pas hésiter: cette somme nous reviendra multipliée, sous une autre forme.

Parlons peu, agissons beaucoup, agissons ensemble et nous prendrons notre place au soleil de ce pays, même s'il faut jouer des coudes pour faire reculer ceux qui croient facilement qu'il n'y a place que pour eux.

LA SOURCE DU MAL

(Le **Nationaliste**)

La campagne qui vient de se terminer au Manitoba a naturellement roulé sur la corruption en politique.

Depuis l'effondrement du cabinet Ross dans l'Ontario, l'on a rarement vu, en effet, une fin de pouvoir aussi dégoûtante que celle du cabinet Roblin.

Pour qui connaît un tant soit peu la manière de procéder des partis, il ne fait aucun doute que ce contrat pour la construction des édifices de la Législature manitobaine a servi d'approvisionnement au cabinet Roblin pour faire ses dernières élections.

M. Howden, Procureur Général dans ce cabinet, par conséquent gardien de la justice et, donc, tenu de donner l'exemple, s'est conduit comme un bandit. Il l'a presque avoué, du reste, devant la Commission royale: l'on fait pour son parti des choses que l'on ne voudrait pas faire pour soi.

Voilà bien la source du mal. En politique, tout est permis, pour prendre ou pour garder le pouvoir. Naturellement, l'on cherche à rejeter toute la responsabilité de cette fausse doctrine sur l'électorat.

"Les politiciens ne sont pas pires que ceux qui les élisent", dit M. Howden. "J'espère que le temps viendra où le peuple s'intéressera réellement à la vie publique et fera le travail qu'il attend maintenant du candidat, aller au vote, au lieu de s'y faire traîner par les politiciens."

Il y a sans doute quelque chose de vrai en cela. Si le peuple reconnaissait que l'exercice du suffrage est un devoir public qui comporte certaines obligations, l'organisation d'une élection coûterait moins cher, deux, trois, quatre fois moins, et le besoin d'argent pour défrayer certaines dépenses serait moins considérable.

C'est le coût des élections qui amène les partis à favoriser outre mesure les entrepreneurs pour se justifier ou, du moins, s'excuser de les rançonner ensuite.

S'il est vrai, — et tout porte à le croire, — s'il est vrai que le contrat de Kelly lui assurait un million de bénéfice, vous pouvez croire qu'on n'avait pas de scrupule à le mettre à contribution.

Mais le peuple est-il uniquement responsable du coût excessif des élections?

Ah! certes, non!

Ce n'est pas lui qui demande cinq à dix cabaleurs par paroisse, autant de bagoulards et toute cette ruée de crapules qu'on lui amène d'un peu partout pour le "travailler".

Une élection qui se fait avec les candidats seulement ne coûte pas cher. Le peuple mesure ses exigences aux occasions qui se présentent. S'il ne voit que les deux candidats et les gens du comté, il comprend qu'il n'y a pas grand'-chose à récolter, il forme son opinion tranquillement et il l'explique tout bonnement.

Mais, si vous arrivez dans le comté avec dix, quinze, vingt, cinquante et quelquefois cent étrangers de chaque côté, tout de suite, il se dit: "Tiens, ils en ont bien de l'argent". Et l'envie le prend d'en profiter, de prendre sa part, de ne pas tout laisser aux messieurs de la ville.

Sans doute, il devrait répondre à cet assaut par le mépris: mais pourquoi faudrait-il que ce soit lui qui donne l'exemple plutôt que ceux de qui on lui apprend à suivre les directions?

Non, les responsabilités ne sont pas uniques. Car il n'y a rien à espérer tant qu'ils se croiront justifiables de faire en politique ce qu'ils ne voudraient pas faire en dehors de la politique.

La source du mal est là.

Pierre Labrosse.

LE PERE A BU...

L'alcool fut un fruit de la science du mal... Il a dû naître en un jour de colère...

Il supplanta d'abord le vin, le bon vin clair de France qu'aucun pays ne possède et qui pétille encore au fond de nos yeux et de nos rires...

Puis l'alcool s'imposa brutalement de par la grosse voix des tenanciers "d'assommoirs" et par la lâcheté d'un certain respect humain.

Ses esclaves devinrent innombrables, et il sembla, comme Guillaume, une sorte de dieu humain que rien ni personne ne pourrait jamais détrôner.

Il avait même son "heure sainte".

De 5 h. ½ à 6 h. ½, la France entière buvait sa "verte" ou sa "bleue"...

Elle la buvait dans les verres poisseux des cabarets ou dans le cristal de Bohême des grands boulevards.

Mais partout, c'était le même poison.

• • •

Qui dira les ravages de l'alcool!

Remarquez combien jolis et purs sont les petits êtres qui arrivent en ce monde.

Il semble qu'ils aient encore comme la fraîcheur des mystérieux réservoirs de l'au-delà, où Dieu puise la vie... Un agnelet, un cabri, un petit chat sont exquis à regarder.

Rien n'est suave, attendrissant comme la petite tête rose, éclairée d'yeux de saphir liquide ou de velours sombre, qu'on aperçoit au fond d'un bonnet de dentelles.

Et comme elles sont divinement sculptées, ces toutes petites mains à fossettes, qui se tendent vers vous en un geste de confiance et d'imploration!...

• • •

Or, vicaire de faubourg pendant six ans, que de fois j'ai baptisé de pauvres petits êtres qui ne ressemblaient en rien à cette fleur vivante!

Ces pauvres petits avaient à peine quelques jours, et, avec leur teint jaune et leur front ridé, ils donnaient déjà l'impression de vieux...

Ils étaient innocents, et ils semblaient flétris...

Tout, dans leur petit corps, était douloureux.

— Leur baptême n'était qu'un cri d'énervement éperdu, qui vrillait les oreilles et faisait se hâter la main. On eût dit des écorchés vifs.

Quelques-uns avaient même déjà le pli voyou aux lèvres: il ne leur manquait qu'une casquette..

Et ne dites pas que j'exagère.. J'ai, à cet égard, des clichés de cauchemar.... vous entendez bien? de cauchemar...

Quand on les a vus, l'horreur en reste pour toute la vie...

• • •

La cause?...

Le père avait bu...

Et quand on esquissait une crainte devant lui, il frappait sa poitrine d'un geste dédaigneux:

—Oh! mon coffre est solide!.. **A moi**, ça ne fait rien!...,

A lui!...?

Mais à son enfant?...

Et c'est l'enfant qui acquittera la terrible note paternelle.

Car tout se paye...

La vie de la petite feuille tendre qui frémit au sommet du grand chêne est conditionnée pour tout ce qui la précède. Et si, au lieu de l'eau claire des sources, les racines du chêne aspiraient du feu, la petite feuille là-haut se flétrirait, même baignée dans l'azur de l'immensité.

Pour l'enfant, c'est pareil...

• • •

Et il y a trente-six manières de boire.

Il y a le charretier qui, le matin, à jeun, tue le ver, étouffe le perroquet... là... d'un seul coup, "en s'envoyant dans le corridor" un verre entier d'un alcool abominable **fil-en-quatre, casse-poitrine**, etc...

Il y a l'artiste qui fait son absinthe joliment, la carafe haute, le petit doigt levé, le filet d'eau coulant bien régulier sur le sucre qui s'enfuit en méandres d'opale liquide...

Il y a la campagnarde qui vous brasse une "bistouille" au café "pour se donner du ton" à elle et à ses enfants.

Il y a la femme du monde qui, du bout des lèvres, sirote le petit verre d'anisette ou de cherry-brandy... oh! uniquement pour mettre à l'aise ses invités!...

Il y a l'homme quelconque, le monsieur dans les affaires — vite et bien — qui déjeune en vingt minutes, et prend une "fine" ou un cognac "pour la digestion".

Il y a la bobonne qui, à la cuisine, a entendu dire par le chauffeur "qu'on tremble encore après sa mort" quand on prend son thé sans rhum... Et elle en prend souvent, du thé...

Il y a... Mais je n'en finirais pas!...

Et tous les jours, et à chaque heure du jour, l'alcool se verse comme un corrosif sur la fleur de la race...

• • •

Je devrais dire "se versait".

Car la lutte est commencée avec le hideux liquide, couleur de cadavre.

Enfin!... Oui, Dieu veut sauver la France!...

Cette semaine, des mesures très sérieuses ont été prises, spécialement à Paris, par le général Galliéni **qui a interdit la vente d'alcools et d'apéritifs à tous les militaires du camp retranché et aux permissionnaires.**

On les attendait tant, ces braves poilus!...

On se préparait tant à fêter leur vaillance en les inondant d'alcool!...

—Allons, Ernest, je paye un petit verre!...

—Et moi aussi!...

—Et moi!...

Le gouvernement a défendu ses soldats contre leurs amis.

Et il peut tout, le gouvernement, dans cet ordre d'idées.

Il sera compris et suivi.

Qu'il fasse pour les civils ce que Galliéni vient de faire pour les militaires... qu'il interdise la vente de l'alcool de bouche, sauf dans les pharmacies.

Avec l'alcool, il n'y a pas de demi-mesures!...

Ce n'est pas la peine de chasser les Prussiens si, dans quelque demi-siècle, notre beau pays doit devenir un cimetière, où l'on enterrera le dernier Français dans la caisse de la dernière absinthe, fût-elle oxygénée!...

• • •

Et si, d'un coup brusque comme un coup de sabre, la guerre devait amener la suppression totale de l'alcoolisme en France, comme elle vient de le faire en Russie, — dussé-je être maudit par toutes les veuves — je m'écrierais: "Bienheureuse guerre, tu n'as pas seulement abattu l'Allemagne, tu as sauvé ma race!..."

Pierre l'Ermite.

LA TRANSFUSION DU SANG

Le petit Breton va mourir, non point que sa blessure soit grave, mais elle a provoqué plusieurs hémorragies, et tout son sang s'en est allé; le peu qui lui en reste est sans vigueur, les globules rouges ont fui.

Le petit Breton va mourir; mais quoi, laisser s'éteindre ainsi un gars de vingt ans, bien constitué et qui ne demanderait qu'à vivre — faute d'huile dans la lampe? Ne trouvera-t-on pas un peu de sang bien rouge, bien vif, qu'on lui infusera dans les veines et qui lui permettrait d'attendre le rétablissement certain que ne manqueront pas d'amener la nourriture fortifiante et un long repos?

Pierre est déjà convalescent. A la maison du Passeur, une balle lui a traversé le bras, occasionnant une fracture simple. La plaie se cicatrise à merveille, pas trace d'infection. C'est que Pierre est un solide gaillard, robuste, bien charpenté; un individu sain, de corps et d'âme. Il suffit de le regarder en face, une seconde, pour en être tout de suite convaincu. Il est très fort et très bon, un peu téméraire parfois. Là-bas, il s'est conduit en héros — ne faisant en cela que suivre une habitude déjà ancienne; plusieurs médailles de sauvetage sont là pour l'attester: c'est un professionnel du dévouement.

Aussi, sans hésitation, est-ce à lui tout d'abord que le chirurgien est allé exposer le cas du petit Breton. Pierre n'a pas été long à comprendre. Voici qui est bien. Il est "costaud" pour deux, un autre profitera de sa vitalité débordante.

• • •

Les fortes ampoules électriques de la salle d'opérations laissent tomber une lumière crue sur un petit visage chiffonné, exsangue. Un soupçon de moustache jaunâtre, des dents jaunâtres, mal plantées, irrégulières, écartées, des lèvres et des gencives décolorées.

A voir ce pauvre visage, ce cou, ces bras d'un blanc cireux, plus blafards encore sous la lumière éclatante des cent bougies, on peut se demander si l'on a devant soi un être vivant ou un cadavre.

Mais non, le petit Breton n'est pas encore mort; il respire, faiblement; il va falloir agir vite.

A la face extérieure du bras gauche étendu, une piqûre de novocaïne produira l'anesthésie locale. L'incision faite, quelques gouttes d'un liquide à peine rosé tachent la serviette. Ca, du sang? C'est difficile à croire.

Pierre s'amène en voisin, chemise de flanelle et pantoufles, très calme, malgré l'atmosphère particulière du lieu. Il s'allonge, comme on le lui demande, sur une seconde table, tend le bras. Une piqûre de novocaïne l'empêchera de sentir la douleur, mais lui laissera toute sa lucidité et, avec une attention constante, sans un geste de nervosité, il suivra toutes les péripéties de ce drame où il est à la fois acteur et spectateur.

L'artère mise à nu, on décide d'essayer un nouvel appareil dont on dit grand bien; une sorte d'éprouvette qui agit à la façon d'une pompe aspirante. Et le sang riche et coloré de Pierre monte et se précipite, envahit le flacon bientôt plein du précieux liquide vermeil. Il s'agit maintenant de faire passer le sang qu'il contient dans les veines appauvries du petit Breton. Hélas! la pompe qui aspirait si bien ne semble pas vouloir refouler! Moment d'angoisse. Les secondes sont précieuses. Elles tombent une après l'autre dans le silence, et le sang de Pierre est coagulé dans l'éprouvette. Tout est à recommencer. Mais cette fois on suivra la vieille méthode, féconde en bons résultats.

On rapproche les deux tables jusqu'à ce que les bras des hommes se touchent. Tout près, plus près. Pénétration intime et émouvante s'il en fut.

Le sang de Pierre, sans intermédiaire, cette fois, bondit dans le corps du petit, s'en va jusqu'au coeur, qu'il emplit. Les veines du cou se gonflent légèrement, la peau se teinte, les artères des tempes se mettent à battre; le miracle s'accomplit.

....

Et Pierre, chaque jour, rend visite à son "enfant", qui renaît graduellement à la vie.

Ah! le beau regard mouillé de reconnaissance, de dévouement absolu que le petit Breton tourne vers son sauveur!

Alice Lamazière.

LE COIN DES DAMES

MALGRE l'invitation faite au "Coin des Dames", je crois qu'il est téméraire d'aborder de front le sujet de "Raphaëlla" qui demanderait une parfaite compétence pour résoudre le problème difficile et épineux qu'est le "Mariage et le Célibat".

S'inspirant tout de même de quelques "sages" qui ont traité des questions analogues, je soumettrai d'humbles avis. Sans contredit, dans quelques familles, le "célibat" est, sinon flétri, du moins condamné; si bien qu'on élève un peu la jeune fille en vue du mariage. C'est tout simplement une manière de fausser l'éducation de l'enfant et de lui faire désirer ce qui ne dépend pas d'elle: un mari.

"Raphaëlla" m'a semblée très logique et d'un rare bon sens en disant que "l'heure du mariage doit être marquée par Dieu de toute éternité, comme le sont d'ailleurs toutes les heures de notre vie."

De là il ressort qu'il ne faut pas crier "faillite", "banqueroute", si le mari n'arrive pas à dix-huit, vingt ou vingt-cinq ans. C'est un succès qui doit venir seul et à une heure résolue par "Celui qui tient notre destinée entre ses mains..."

Ce serait malséant de chercher à découvrir "cette caille rôtie", comme le tout de sa véritable vie, et de croire l'existence manquée si le "prétendu" échappe.

On peut aujourd'hui si facilement se spécialiser avec les diplômes que l'on décroche à la sortie de la pension et vivre sans peine, sans souci du lendemain, attendant le jour, l'année où le "prince charmant" fera son apparition.

Et s'il ne vient pas?... Mon Dieu, pas même à trente ans.

Il ne s'agira que de chasser les papillons gris et d'ensevelir son "amour" gaiement, sans bouder la vie: car les dévouements ne manqueront pas: "Soutien de vieux parents, mères d'orphelins pour qui elles remplaceront ceux que la mort a emportés par l'au-delà."

Le monde leur décernera le titre de "vieilles filles", mais Jésus en revanche les appellera un jour ses épouses. S'estimant trop grandes pour donner leur coeur à un homme, elles le donneront à Dieu seul; c'est là le mariage idéal.

Quant à la question de savoir à quel âge une jeune fille cesse d'êtra jeune, et encore quand doit-elle se marier? je ne saurais y répondre, parce que l'une et l'autre question dépasse mon bagage de science, sachant surtout qu'il n'y a pas de principe fixe en cette matière.

Pour moi, "Raphaëlla" a donné la réponse la plus intelligente: c'est d'attendre que le "préféré" réponde pleinement à l'idéal rêvé et que de lui vienne la confiance en tout et partout. De là partez, chanson aux lèvres, graves et recueillies, mais encore le plus tard possible vers l'épreuve, vers le sacrifice, mais aussi vers Dieu sûrement! S'il en est ainsi, mieux vaut ne pas se marier, diront quelques fillettes. Certainement celles qui se marient font bien et celles qui ne se marient pas font encore mieux; ainsi: "**Vive honneur aux vieilles filles**!!!"

Françoise des Bois.

ECONOMIE

L'**économie** n'est pas un vain mot par ces temps de guerre et d'épreuves. Aujourd'hui plus qu'en aucun temps, l'économie est nécessaire. Elle l'est pour tous, mais nous, mères de famille et reines dans notre "chez nous", nous devons plus que tout autre mettre en pratique la signification de ce mot.

L'économie demande du travail, et maintenant plus que jamais le travail est de toute importance si nous voulons économiser. Ne vous représentez pas la femme économe comme une femme vaine et paresseuse. Non, la femme économe a l'oeil à tout; aussi veille-t-elle sur toute chose et ainsi ne laisse rien se perdre.

L'ordre complète l'économie. D'ailleurs la place qu'on donne à chaque chose fait que rien ne se gâte. L'esprit d'ordre qui met chaque objet à sa place aide à le conserver, et ainsi l'économie produit et féconde la richesse.

Ne croyez pas que la femme économise par avarice. Non, c'est pour mettre un peu de bien-être dans la maison. **Bien-être**! Quel mot exquis que celui-là, et que de bonheur, que de délices il renferme. **Bien-être** dans la maison, cela veut dire le confort, et on n'a pas besoin de grosses sommes pour acheter le confort. Une maison propre, bien tenue, avec beaucoup de soleil, oui, du soleil, car il y a des personnes qui par fausse économie, afin de ne pas changer la couleur des fleurs de leur tapis de turquie descendent jusqu'à terre les stores de leurs fenêtres. Oui, avec du soleil, des meubles sans poussière, un peu de fleurs, on réussit toujours à mettre un peu de gaieté et de poésie, même dans le réduit le plus pauvre. Dans la plupart des familles on constate qu'une grande partie des ressources est absorbée par la nourriture et le dicton "Manger pour vivre", au lieu de "vivre pour manger" devrait être mis plus en pratique, car il nous semble que vivre pour manger, ce qui s'appelle en bon français gourmandise, devrait produire dans ces temps de malheur plus que dans d'autres temps, la dyspepsie et les rhumatismes. Que d'économie, il y aurait à pratiquer pour la ménagère, surveillant elle-même les achats chez le boucher, l'épicier et le pâtissier, ayant aussi l'oeil ouvert à sa cuisine. De cette manière l'on s'apercevra vite qu'il y a réduction dans cette partie du budget familial.

Un autre moyen d'économiser est dans la toilette. Pour une certaine classe, le costume est ce qui parait former ou constituer le nécessaire. On dépense des sommes folles pour le plaisir d'étaler un meuble ou de parader une toilette pour la voisine, qui devant vous, admire ou le meuble ou la toilette, mais qui une minute plus tard dira avec un sourire malin: "Quelle vaniteuse et quelle sotte!"

Les dames fashionables de l'Europe nous donnent un exemple frappant d'économie. Elles s'oublient elles-mêmes en retranchant les toilettes dispendieuses pour penser aux pauvres éprouvés de la guerre, au point que Worth, le grand couturier de Paris que nous connaissons toute de réputation, vient de fermer son atelier de couture à Londres, faute d'ouvrage.

Un dernier moyen pour pratiquer l'économie: mettons-nous à l'école du sacrifice. Oui, sacrifions les petites dépenses, ces petits luxes de rien qui content si peu mais qui en s'accumulant veulent dire de grosses sommes.

Gertrude.

DE LA MODE

Les dernières lettres de Paris nous parlent du costume d'automne que portera la Parisienne. Le costume tailleur a un air militaire très prononcé, non relevé dans le sens militaire du galon doré et boutons bronzés, car le héros populaire à l'heure actuelle n'est pas l'officier galonné, mais bien le soldat dans la tranchée, et voilà ce qui a présidé à l'idée du trotteur-tailleur parisien.

• • •

Le costume militaire des "boys scouts" fournit aussi l'idée d'un costume-tailleur militaire dont le détail reproduit l'uniforme porté par les jeunes que l'on peut voir partout et dans les avenues et dans les boulevards: ces jeunes étant "la France de demain dans les tranchées."

La serge couleur sable est employée dans la confection de ces costumes, avec ceinture, gants et bottines de la même nuance que la serge.

• • •

La forme des chapeaux a aussi une tendance à la militaire. Les turbans, toques, les chapeaux garnis, qui ont un effet si charmant portés par la parisienne, sont des copies en tout ou en partie du couvre-chef porté par les armées de l'entente. Un modèle frappant est de feutre couleur sable, renforci de broches et représentant la visière du soldat français.

• • •

Dans le choix du linge de table pour salle à diner, le ton de la couleur faisant un changement au blanc ordinaire et produisant un effet en harmonie avec l'ameublement est le bleu sur fond blanc, la nuance et la couleur de la porcelaine "Delft". Les points ainsi brodés au bleu sur une toile blanche donnent une ressemblance et une richesse de la poterie.

RECETTES

Côtes de mouton à la française

Après les avoir coupées, on les met par rangs dans un plat, sur chacun desquels on saupoudre de la moutarde; on y ajoute du vinaigre en petite quantité, puis le mouton ainsi préparé est laissé jusqu'au lendemain. Le sel et le poivre se mettent en le faisant rôtir avec du beurre ou de la graisse.

• • •

Carottes à la belge

Coupez en petits morceaux le nombre de carottes que vous désirez et faites-les cuire à l'eau bouillante. Quand elles sont bien cuites, ajoutez une boîte de petits pois et laissez mijoter quelques minutes. Enlevez tout l'eau et ajoutez aux carottes et pois un morceau de beurre de la grosseur d'un oeuf, une cuillerée à soupe de sucre, ainsi que du sel et poivre.

• • •

Confitures aux Raisins

Prendre les raisins un par un. Mettez les pelures dans un vaisseau et l'autre partie, c'est-à-dire les graines et la pulpe, dans un autre, puis faites bouillir ces dernières avec un peu d'eau comme pour la gelée. Ensuite coulez et mélangez le jus avec les pelures et ajoutez pour chaque tasse de ce mélange une tasse de sucre. Laissez bouillir pendant vingt minutes. Un panier de raisins fait à peu près trois pintes de confitures.

• • •

Marinade à la Canadienne

Ingrédients: 2 pintes d'oignons; 2 pintes de concombres; 2 choux-fleur; 6 tasses de sucre; ½ livre de moutarde; 1 once de graines de céleri; 6 poivres verts hachés.

Préparation: Faites reposer les oignons, les choux et les concombres dans de la saumure pendant vingt-quatre heures, puis coulez et ébouillantez avec du vinaigre et de l'eau à partie égale. Coulez encore une fois.

Faites bouillir le vinaigre, la graine de céleri, la moutarde et les poivres verts hachés, épaississez avec de la farine et versez sur les choux, etc.

LA MARCHE INFERNALE

Après la prise de Liége et de Namur, après l'invasion destinée à la lutte en France s'épandit sur une partie de la Belgique, se dirigeant vers le sud du pays. Un témoin oculaire donne une vision saisissante de la marche de cette armée aux rangs innombrables. Nous empruntons son récit aux **Etudes** du 20 juin:

La digue est rompue; le fleuve passe. Mais ce n'est pas un bouillonnement de vagues désordonnées. C'est un flux méthodique et réglé qui, jour et nuit, coule, coule, inépuisablement.

L'armée allemande d'invasion a pénétré en Belgique avec violence; dans sa lutte contre l'héroïque résistence des Belges, hors de la lutte aussi, trop souvent, elle a enfreint ces lois internationales qui, jusqu'à nos jours, avaient gardé aux peuples civilisés une apparence de justice et de modération au milieu des pires horreurs de la guerre. Elle a pillé, brûlé, massacré; les soldats, librement et sauvagement, ont suivi leurs instincts brutaux et commis des atrocités dont l'imagination populaire épouvantée gardera durant des siècles l'empreinte douloureuse et le souvenir emplifié.

Mais, malgré ce désordre apparent des débuts, ou plutôt après lui, la marche de l'armée allemande offrit dans son ensemble une vision dantesque de force, de puissance ordonnée vers la dévastation; l'image d'un torrent de lave, soudain vomi d'on ne sait quel cratère et se déversant, suivant des lois inéluctables, par des canaux non moins soudainement creusés, sans que rien au monde puisse en arrêter l'expansion ni en détourner le cours. Ce fut une vision infernale.

Les routes, en Belgique, sont pavées; de chaque côté de la chaussée, des **accotements** macadamisés ou non servent ordinairement aux piétons et aux cyclistes. L'armée allemande défilait en trois colonnes; au milieu, sur le pavé, l'artillerie avec ses canons et ses caissons; à droite et à gauche, la cavalerie et l'infanterie. Les hommes étaient gris des pieds à la tête; les canons et les caissons l'étaient aussi; beaucoup de chevaux, sous la poussière, l'étaient devenus. Mais les harnais et les uniformes, les fusils et les voitures, presque tout était neuf ou comme neuf. Tout était fort, et fier, et roide, et cohérent: les pieds de l'un semblaient se poser sur ceux de l'autre. Parfois, dans la campagne, une femme compatissante, voyant les fantassins ruisseler de sueur mettait un seau d'eau fraiche devant sa porte. Mais si un soldat, plus fourbu ou plus osé, sortait du rang, le sous-officier, d'un coup de pied énergique, l'y ramenait. Marche, marche!... Il fallait arriver à Paris. Et cette eau qu'une femme ennemie disposait ainsi sur sa porte, ne cachait-elle pas un poison?

Il fallait arriver. Et jour et nuit le torrent continuait sa course. La nuit, à la traversée de la ville, les troupes défilaient sous la lueur des becs de gaz. Plus tard, on ferait réduire l'éclairage par crainte des avions ennemis. Mais maintenant l'ennemi—c'est-à-dire les troupes. françaises et belges — ne pensait qu'à reculer et on se hâtait à sa poursuite.

Ce défilé de nuit était encore plus que l'autre lugubre. Les maisons étaient comme mortes; par ordre, stores et volets devaient être fermés. Par une fente seulement, par un coin de rideau soulevé dans une chambre toute noire, on pouvait voir, entrevoir plutôt, le fantastique passage de ces hommes gris, indéfiniment pareils, le moutonnement des pointes de casque ou des fers de lance; parfois l'éclair furtif d'un sabre que frappait un rayon de lune ou la flamme d'un bec de gaz. On fermait les yeux, on fermait sa chambre et sa maison, mais le bruit des pas monotone, le rythme des fers de bottes — car l'infanterie même était bottée, — le piétinement enchevêtré des chevaux, le grincement des roues de canons et de chariots, vous poursuivaient partout dans la veille, vous hantaient dans le sommeil.

Au matin, quand on risquait à rouvrir sa fenêtre ou sa porte, c'étaient les mêmes soldats, les mêmes officiers qu'on revoyait à la même place; c'étaient les mêmes colonnes prenant le même tournant de rue, les mêmes attelages donnant un coup de collier sur la même ornière. Mais non! l'ornière s'était agrandie durant la nuit; la litière de crottin piétiné que la cavalerie déroulait, comme un passe-pied jaune, sur son passage s'était encore épaissie C'était toujours pareil et pourtant c'étaient d'autres soldats encore, d'autres cheveux, d'autres canons. Le cratère allemand continuait à vomir sa lave; jusqu'au soir on la verrait donc couler? Un nouveau soir venait, et ne l'interrompait pas encore.

Sur de lourds chariots automobiles, l'armée apportait avec elle de puissantes dynamos. A la sortie des villes, cette usine électrique s'arrêtait; des cavaliers, tout prêts pour cela, s'échelonnaient le long de la route, déroulant le câble et allant suspendre aux arbres, aux poteaux de télégraphe, aux angles des maisons les ampoules lumineuses. Une demi-heure après, la route était éclairée comme une avenue et le défilé continuait.

Alors on voyait passer d'immenses tapissières automobiles, portant deux étages de banquettes latérales superposées. Des rideaux gris fermaient parfois les côtés; plus souvent, à cause de la grande chaleur, ces rideaux étaient repliés et leurs extrémités seules, dans la course, flottaient au vent. Etendus sur les banquettes, de lourdes masses grises, des soldats et des sous-officiers dormaient...

Du reste, la grande route était parfois insuffisante pour tout ce qu'on voulait lui faire absorber de véhicules et de piétons. Le canal crevait sous le flot, l'inondation se répandait à travers les champs. On voyait des escadrons entiers de cavalerie se lancer parmi les betteraves, alignés comme pour la manoeuvre, maintenant leurs distances, s'avançant en lignes serrées, la lance droite, au grand trot de leurs chevaux, pour venir s'arrêter net et en bon ordre devant l'obstacle, rivière ou village, qui les forçait à se canaliser de nouveau et à étirer leur masse le long d'un chemin.

LE VIOLONISTE DE NOTRE-DAME

(Le **Pèlerin**)

Tous nos lecteurs connaissent l'histoire du "Jongleur de Notre-Dame". Ce pauvre forain qui était entré sur le tard dans un monastère et ne comprenait pas les prières latines que psalmodiaient ses frères, s'enfermait seul dans la chapelle après l'office pour prier à sa façon la Sainte Vierge en faisant au pied de sa statue les plus beaux tours de son répertoire. Pour montrer combien elle agréait sa piété ingénue, la statue de la Vierge s'anima et Marie vint essuyer d'un pan de son manteau bleu le front baigné de sueur de son "jongleur".

La véridique anecdote suivante contée par M. l'abbé D..., aumônier divisionnaire, au directeur de la **Semaine religieuse** de Nice (12 juin) est d'une grâce moins naïve, mais aussi touchante:

La veille de la Pentecôte, je suis allé vers la petite église où je devais officier le lendemain. C'était après l'heure de la soupe, et je venais me mettre à la disposition de quiconque pouvait avoir besoin de mon ministère. Près de la porte, j'entends le son d'un violon, et je pense aussitôt à quelque répétition en cette veille de fête. J'entre. Je regarde. Personne. Le violoniste était seul. Je le laisse finir son morceau, que j'écoute avec un plaisir dont vous vous douterez si je vous dis que notre poilu est violon solo à Paris au fameux concert C..., puis je m'approche et je le complimente:

—C'est très beau, ce que vous venez de jouer; comment appelez-vous cela?

Ma question plonge visiblement dans l'embarras mon modeste artiste, qui me répond avec hésitation:

—...Oh! ce n'est pas grand'-chose, c'est une petite improvisation...

—Une improvisation? m'étonné-je; en ce cas, il me semble que vous y mettez tout votre talent et tout votre coeur. On aurait dit une prière, la prière naïve d'un petit enfant...

—Vous avez touché juste, Monsieur l'aumônier, me répond mon violoniste. C'était bien la prière d'un enfant que je jouais, ma prière à moi... Cela m'arrive quelquefois. Quand je suis libre, je viens ici sous prétexte de répétition, et je ne m'en vais jamais **sans avoir joué un morceau à la Sainte Vierge!** Il me semble que, l'archet à la main, c'est le moment où je prie le mieux. Je pense à tous ceux que j'aime, et, dans l'église, devant l'image de la Vierge, s'évoque tout mon passé d'enfant de choeur, de premier communiant... Alors, comme j'ai envie de faire une belle prière (qui ne vient pas), je me mets à jouer, et je sens que je suis plus capable de prier avec mon violon qu'avec des paroles.... Malheureusement, je n'ai qu'un méchant instrument de 30 francs; Ah! si j'avais le mien...

LE P. DELEGLISE

Le P. Jean-Marie Deléglise, des Oblats de Marie, qui était né à Vilard-Jarrier (Savoie), est tombé à l'ennemi le 14 juin, dans sa 41e année.

Après avoir été quelque temps instituteur, Jean-Marie Deléglise entendait l'appel de Dieu et entra au Petit Séminaire de Saint-Jean pour se préparer à la carrière ecclésiastique.

Doué d'une intelligence très vive, il n'eut pas besoin de beaucoup de temps pour compléter ses études.

Il entra ensuite dans la Congrégation des Oblats de Marie. Il se trouvait au Canada depuis une dizaine d'années, lorsque survint l'ordre de mobilisation.

Il aurait pu rester tranquille dans ce pays si hospitalier, qui est, pour ainsi dire, une seconde France; il n'avait pas à craindre que les gendarmes allassent le chercher.

Mais, comme tous les religieux établis à l'étranger, lesquels ont ainsi donné un magnifique exemple de patriotisme, le P. Deléglise accourut en France au premier appel de la patrie menacée.

Il fut d'abord incorporé au 297e de ligne, et nommé caporal à la 21e compagnie.

Le 12 janvier 1915, il écrivait à ses parents: "Je reviens des tranchées et de la bataille. Je n'ai pas une égratignure. Rarement, j'ai aussi bien dit mon chapelet."

Toutes ses lettres accusent une bonne humeur, un entrain vraiment admirable, dit l'**Echo de la Maurienne,** du 3 juillet. Le 21 février, il écrivait: "Nous couchons dans des caves creusées dans les rochers de la montagne. C'est un peu humide, mais nous y sommes en sécurité. Toutes les bombes, tous les obus des Boches ne parviendront pas à défoncer la voûte de notre cave.

"Figurez-vous qu'avec un de mes amis, un professeur venu d'Amérique, mais originaire de Saint-Martin-la-Porte, nous avons trouvé le moyen de faire le vin chaud et le chocolat à 50 mètres des Boches. Cela occupe, cela distrait, cela amuse, cela réchauffe surtout."

Le ...e bataillon de chasseurs alpins n'avait pas de prêtre dans ses rangs. Le commandant proposa au P. Jean-Marie Deléglise de remplir les fonctions d'aumônier. Ce dernier accepta. Il fut aumônier sans en avoir le titre officiel, aumônier sans grade, sans solde, sans soutane. Le commandant paya de ses deniers personnels les dépenses nécessaires pour l'ameublement de la chapelle.

Avec quel dévouement, le P. Deléglise s'acquitta de ces fonctions, c'est ce que nous apprend la lettre suivante d'un camarade qui, par suite d'une promesse réciproque, annonçait aux parents de M. Deléglise la triste nouvelle de sa mort:

"En arrivant au bataillon, j'avais de suite fait la connaissance de notre aumônier. Pendant un mois et demi, j'ai pu apprécier ses belles qualités et sa grande âme sacerdotale...

"Je savais que M. l'aumônier ferait son devoir jusqu'au bout. Le 14 juin, nous attaquions. Les blessés étaient nombreux et M. l'aumônier courut à leur secours. Avant la charge, il avait donné l'absolution générale, puis il s'était élancé sous une grêle de balles. Bientôt j'appris qu'il était grièvement blessé, et le soir qu'il n'était plus de ce monde."

Le P. Jean-Marie Deléglise est donc mort en faisant héroïquement son devoir de prêtre et d'aumônier.



Pour Lire au Foyer le Dimanche



JE SUIS TOUJOURS PAREIL

—Ah! mon père; vous n'avez pas d'idée comme ça me coûte d'aller à confesse!

—Comment, ça vous coûte d'aller à confesse? à un homme comme vous de près de 50 ans? Je comprendrais si vous étiez une fillette de 7 ou 8 ans.

—C'est précisément parce que j'ai près de 50 ans que ça me coûte: Je suis toujours pareil! Je retombe toujours dans les mêmes fautes! Ah! comme c'est donc humiliant! J'en pleure de rage parfois!....

—D'abord, pleurer, ça n'avance pas les choses. Prenez-vous des moyens pour ne pas retomber? Fuyez-vous les occasions? Priez-vous? Venez-vous souvent à la messe? Faites-vous pénitence? Communiez-vous souvent?

—Je fais ma prière à peu près tous les jours et je communie à Pâques; c'est bien assez dur de se confesser une fois par année.

—Ah! mon pauvre ami, que c'est donc regrettable de se laisser ainsi rouler par le démon, de gaspiller follement sa vie, d'arriver au cimetière les mains vides et d'avoir constamment de la peine par sa propre faute!

—Voulez-vous dire, père, que mes travaux et mes prières ne valent rien?

—Ils peuvent vous obtenir la grâce d'une bonne confession, d'une sainte mort; mais, s'ils sont faits en péché grave, ils ne vous mériteront jamais l'ombre d'un degré de gloire en paradis.

—Mais y a-t-il moyen d'arriver à me corriger?

—Evidemment il y a moyen. Si vous voulez m'écouter quelques minutes je vais vous montrer cela clair comme de la belle eau de roche.

—Très bien, je suis votre homme, il y a toujours un bout à faire rire de soi.

—Quand vous avez eu votre grande maladie, il y a 5 ou 6 ans, vous êtes-vous contenté de faire venir le médecin une fois, de mettre une mouche de moutarde et de prendre une cuillerée d'huile de foie de morue pour recouvrer une santé parfaite en vingt minutes?

—J'aurais bien été fou d'agir de la sorte. Je n'ai reculé devant aucun sacrifice: j'ai eu jusqu'à trois médecins en consultation, l'un d'eux m'a visité régulièrement tous les jours durant deux mois et tous les deux ou trois jours pendant plusieurs autres mois, j'ai suivi à la lettre un régime très sévère; enfin la nature a réussi peu à peu à reprendre le dessus, la convalescence a été très longue, mais j'ai fini par triompher de la maladie; ah! je vous assure que j'ai passé proche!

—A la bonne heure, voilà du bon sens! Pourquoi ne faites-vous donc pas de même pour votre ame? Vous m'arrivez au confessionnal la veille de Pâques, mort et enterré dans le péché mortel depuis onze mois au moins: vous comptez les ivresses, les vols, les blasphèmes, les messes manquées, les médisances et calomnies graves, les pensées, désirs déshonnêtes, et le reste, à la douzaine et vous avez l'habitude de tous ces péchés depuis des années. Vous faites votre confession comme vous pouvez, vous recevez l'absolution et vous faites une communion tant bien que mal. C'est-à-dire, avec une âme dans un état lamentable depuis des années, vous venez une fois voir le médecin, vous prenez une seule médecine, une seule fois, et vous voudriez changer complètement, être un saint robuste en un quart d'heure. Est-ce bien conforme au bon sens?

—Que faut-il donc faire de plus?

—Comme pour votre corps, mon pauvre ami, il faut ne pas vous contenter de prendre une petite médecine une fois l'an, en passant, pour faire comme les autres; mais réfléchir sérieusement, faire des efforts pour comprendre l'état épouvantable de votre âme, demander à votre confesseur de vous suivre avec charité, de vous imposer un régime sévère et fortifiant, une suralimentation convenable; en un mot, être prêt à tous les sacrifices pour recouvrer les forces de votre âme et vous attendre à une convalescence un peu longue, proportionnée à l'ébranlement profond causé en vous par la répétition de péchés graves.

—Vous croyez donc que je pourrais sortir de ces vieilles habitudes?

—J'en suis parfaitement certain. Tenez, répondez franchement, la seule pensée de votre confession de Pâques ne vous a-t-elle pas retenu quelque peu durant le carême? n'a-t-elle pas empêché plusieurs péchés graves?

—C'est vrai, j'ai été moins méchant, j'ai même prié un peu plus.

—Et, après votre confession pascale, n'êtes-vous pas encore resté quelques jours sans retomber dans des fautes mortelles?

—Je suis resté deux semaines complètes.

—Voyez-vous l'effet de la grâce? Si vous étiez revenu à confesse tout de suite, vous vous seriez relevé promptement et la grâce de la confession, augmentée de celle d'une bonne communion, vous aurait permis de résister aux tentations encore huit ou quinze jours. Une troisième confession vous aurait donné la force de vous préserver encore une semaine ou deux; et si vous preniez l'habitude de vous confesser et de communier tous les huit jours, vous ne retomberiez peut-être pas une fois en péché grave en six mois.

—Vraiment je pourrais en arriver là?

—Evidemment, puisque tant d'autres y arrivent. J'ai rencontré des jeunes gens et des jeunes filles en grand nombre, scandalisés dans leur enfance, adonnés au vice pendant des années et parfaitement corrigés par la confession fréquente et la communion. Les ivrognes invétérés, les joueurs de cartes les plus passionnés, les viveurs et les jouisseurs les plus enragés ne peuvent pas résister à ce régime.

—Ah! mon Dieu, si je pouvais donc réussir comme eux!

—Il ne tient qu'à vous, pauvre ami. Vous êtes avancé en âge et pas mal avancé dites-vous dans le vice; vous avez honte de vous-même et vous avez bien raison. Pourquoi ne prenez-vous donc pas une bonne fois le vrai moyen de sortir du bourbier? Est-ce assez ridicule d'être si malade, d'avoir un remède si facile et de n'avoir pas assez de coeur pour s'aider à guérir? Il ne s'agit pas de dépenser des sommes folles pour aller aux bains de mer ou aux Bermudes; il ne s'agit même pas de déranger en rien vos affaires; mais simplement d'avoir assez d'énergie pour vous astreindre au régime de la confession chaque mois, encore mieux chaque semaine ou encore mieux à chaque faute grave, jusqu'à ce que vous soyez assez fort pour vivre habituellement en état de grâce.

—Mais que va dire ou penser le prêtre en me voyant revenir au bout de deux ou trois jours avec un gros péché?

—Il va penser que vous êtes un homme de bon sens, un homme de coeur, un homme d'énergie; que vous êtes véritablement décidé à vous corriger puisque vous en prenez le moyen infaillible et il va vous aider avec un bonheur indicible. Rappelez-vous donc une chose, mon ami, ce qui est honteux, ce n'est pas tant d'avoir un accident, de tomber dans la boue et de salir son habit, mais c'est de rester toute l'année revêtu d'un habit sale, quand on peut le nettoyer parfaitement en cinq minutes, car ça, c'est une preuve qu'on aime la saleté et c'est honteux. Si donc depuis des années, vous êtes toujours pareil, catholique sans principes, époux infidèle à ses devoirs, père scandaleux, citoyen sans conscience, menteur, voleur, ivrogne, blasphémateur, profanateur du dimanche, c'est uniquement votre faute: vous pourriez si facilement être un bon catholique, un époux et père de famille modèle, attirer sur vous, votre famille et votre pays de grandes bénédictions célestes. Si donc, vous restez encore pareil, si vous ne vous corrigez pas, ne vous en prenez qu'à vous-même et admettez que vous êtes sans coeur pour les vôtres et votre patrie.

—Mon père, je vais essayer, je vous en donne ma parole, je serai à votre confessionnal dans huit jours.

—Au nom de Dieu, je vous promets le succès. Bonsoir et bon courage.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

COMMENT ILS TRAITENT LE CARDINAL MERCIER

En dépit de toutes les dénégations des autorités allemandes, il est maintenant acquis que le cardinal Mercier a été victime de toutes sortes de tracasseries administratives. On pourra, par l'extrait suivant emprunté à une lettre de Belgique, avoir une idée de la façon dont se conduisent les Allemands vis à vis du grand cardinal qui, aux yeux de ses persécuteurs et des oppresseurs de sa patrie, a le malheureux défaut de n'avoir point l'échine souple et de savoir rappeler à l'oppresseur qu'il n'est pas chez lui en Belgique.

"Les vexations que les Allemands font subir à Son Eminence le cardinal Mercier sont fréquentes, quoi qu'en dise et en écrive le gouvernur général von Bissing. C'est ainsi, me dit une personnalité politique, échappée Dieu sait comme de Belgique, que ces jours derniers le cardinal, désirant assister à une cérémonie religieuse à Bruxelles, fit atteler sa voiture pour s'y rendre. Mais la voiture ne put quitter l'archevêché de Malines; les postes allemandes lui interdirent formellement le passage, sous prétexte que la circulation des voitures est prohibée dans cette ville.

"Le cardinal dut donc, à pied, gagner les limites de la ville et faire une longue course à travers la campagne. Ce ne fut qu'à cinq ou six kilomètres de Malines, près de Sempst, que Son Eminence reçut l'autorisation de monter en voiture.

"Ce fait, immédiatement connu, a provoqué une vive indignation, car cet indigne traitement n'avait aucune raison suffisante. L'intention vexatoire était criante."

JOHN KNOX DANS L'EGLISE CATHOLIQUE

Ce n'est pas le fondateur du protestantisme en Ecosse, mais l'un de ses descendants en ligne directe. Pasteur de l'Eglise anglicane, il est venu récemment au catholicisme. Le 27 juin dernier il chantait sa première messe à Londres. Le nouveau converti est le neveu de l'évêque anglican Knox, actuellement titulaire du siège de Manchester, Angleterre.

LES PRETRES DANS L'ARMEE ITALIENNE

Selon un rapport du Vatican il y aurait dans l'armée italienne 60,000 prêtres, religieux, etc. Ils servent comme aumôniers, dans la Croix-Rouge.

LES INSTITUTIONS CATHOLIQUES AUX ETATS-UNIS

Il y a aux Etats-Unis quatre-vingt-cinq séminaires; 6,770 jeunes gens s'y préparent à la prêtrise. On compte 229 collèges et 680 académies de jeunes filles. Deux cent quatre-vingt-quatre orphelinats catholiques abritent 45,742 orphelins.

LES CATHOLIQUES EN RUSSIE

Un dixième de la population de l'immense empire russe professe le catholicisme. Sur ces quinze millions de catholiques, onze sont d'origine polonaise.

IL EST PERMIS D'EN DOUTER

La Légation russe auprès du Saint-Siège a publié, selon le **Tablet,** de Londres, la déclaration suivante:

"Aucun prêtre n'a été pris comme otage par les Russes. Quelques prêtres grecs uniates ont été arrêtés, mais cela n'est arrivé que lorsqu'ils ont été convaincus d'espionnage. Les relations de l'armée russe avec le clergé catholique et les évêques des divers diocèses peuvent en témoigner."

S'il en est ainsi pourquoi la Légation russe ne nous donne-t-elle pas le témoignage de l'archevêque de Lemberg que le gouvernement russe garde depuis plusieurs mois étroitement captif dans une ville du centre de la Russie. Il se peut que le gouvernement russe ne persécute pas les prêtres catholiques polonais et les catholiques polonais mais il est certain qu'il s'acharne contre le clergé ruthène et les catholiques ruthènes.

LE MARIAGE CHRETIEN EST INDISSOLUBLE

Aujourd'hui comme au temps d'Henri VIII le mariage chrétien est indissoluble. L'or des millionnaires n'a pas plus de pouvoir sur l'Eglise que les menaces de schisme des souverains d'Etats. La décision finale de la Rote dans la trop célèbre affaire Castellane-Gould en est une nouvelle preuve. Rarement procès en annulation de mariage a suscité plus d'intérêt dans le monde. Les protestants, plus particulièrement les adversaires de l'indissolubilité du mariage y voyaient une pierre d'achoppement pour l'Eglise. Ils ne se gênaient pas d'affirmer que le haut rang et la fortune des partis en cause leur vaudraient l'annulation de leur mariage. Ces bonnes gens ignoraient les nombreux démentis que leur donne l'histoire de l'Eglise. La **Semaine Religieuse de Fréjus** fait sur la décision finale de la Rote des commentaires que nos lecteurs liront certainement avec intérêt.

"La Rote a rendu, après deux appels successifs devant l'une et l'autre de ses Chambres, sa sentence en dernier ressort sur l'action en nullité du mariage Boni de Castellane et Anna Gould. L'arrêt, fortement motivé en droit, décide: "Il ne conste pas de la nullité du mariage."

"Ainsi se termine cette cause qui fit tant de bruit et où l'ignorance du droit canonique et les préventions trop facilement courantes, même chez des gens "bien pensants", contre la haute équité et la sagesse de la Cour romaine se donnèrent libre carrière. Les **Acta Apostolicae Sedis** du 21 juin 1915 contiennent in extenso l'arrêt précité, qui remplit 24 pages in-4o. En voici la substance: Le mariage n'existe que si les parties se marient comme Dieu et l'Eglise le veulent. Toute erreur ou toute condition contraires à la nature et aux effets légitimes du mariage, acceptées de bonne foi ou voulues sciemment, émises même devant témoins par les parties, ou l'une d'elles avant de contracter, ne vicient le contrat matrimonial que s'il y a eu à ce sujet entre les futurs un **pacte formel** antécédant ou concomitant à la célébration, qui détruirait substantiellement l'engagement sacré qu'ils vont prendre. Telle est la doctrine reçue invariablement par la tradition catholique et observée par la jurisprudence constante du Saint-Siège. Or, en fait, les juges du dernier appel, analysant, plus à fond et avec une sagacité décisive, les témoignages juridiquement reçus, estiment que, nonobstant les intentions, les dires, voire les desseins, contestés d'ailleurs, d'Anna Gould, protestante américaine; lorsque, avec la dispense **mixtae religionis** et sans empêchement dirimant, elle a contracté à New-York, devant l'Eglise catholique, avec Boni de Castellane, il n'y avait eu entre les comparants aucun pacte détruisant la nature même du contrat sacré. Donc le mariage est déclaré valide et conséquemment à jamais indissoluble."

MONSIEUR ON

Connaissez-vous M. On?

C'est l'ami de presque tout le monde; tout le monde l'a vu, tout le monde s'appuie sur son témoignage; et chose curieuse, dans ce siècle où la photographie et les cinématographes enregistrent les traits des grands et petits personnages et jusqu'à leurs attitudes les plus insignifiantes, personne n'a pu encore réussir à croquer M. On.

Pourtant c'est un être remarquable. On sait tout, a tout vu, tout entendu. C'est une tête!

Par malheur, avec cette intelligence vaste et perspicace, M. On ne connaît, ne voit et ne rapporte guère que ce qui peut ruiner la réputation, brouiller les hommes entre eux, faire verser des larmes!

C'est ce qui me fait soupçonner que c'est quelque proche cousin de Lucifer, lequel fut, comme on le sait, menteur et homicide dès le commencement.

Comment se fait-il donc que de braves gens et de bons catholiques aient si constamment recours au témoignage de M. On?

On dit....

On m'a dit....

Si vous saviez ce qu'On m'a dit....

On assure que M. X....

On affirme que Mme Y....

On garantit que Mlle Z....

Quand vous entendez parler ainsi, neuf fois sur dix, votre interlocuteur vous révèle des choses dont il craindrait de se voir obligé à fournir la preuve. Il en appelle au témoignage de l'énigmatique M. On, et de la sorte, si le mensonge est découvert, c'est cet insaisissable M. On qui portera la responsabilité, et le tour sera joué. Allez chercher M .On qui le premier a fait la révélation désastreuse et déshonorante! Et obligez-le, si vous pouvez, à vous rendre ce qu'il vous a ravi!

Voilà comment avec deux mots d'apparence si insignifiants On dit il est facile à certains monstres humains de ravir à la jeunesse ses joies, à la vieillesse sa dignité et son repos, aux coeurs aimants leur naïve confiance, presque à tous une partie de leur bonheur.

Canaillerie et lâcheté!

Et guerre au monstre dès lors!

Coeurs honnêtes et loyaux, formex ensemble une sainte conjuration pour détruire ce monstre de la médisance et de la calomnie.

Dans ce but, adoptez le simple programme suivant:

1o Ne jamais prononcer ce mot hypocrite on dit, mais penser qu'il cache peut-être le déshonneur d'une famille.

2o Arrêter dès le début la personne qui le prononcera et lui demander carrément quel est ce mystérieux personnage ON.

Qui on?

3o Ne jamais ajouter foi à ce qui vous sera raconté par ce messager on dit. C'est neuf fois sur dix un menteur.

4o Répondre avec indignation si l'tni'eretaoinshrdlnuéA ?c ;f si l'interlocuteur insiste: "Quand on avance des choses d'une pareille gravité, on doit pouvoir les prouver: prouvez-les ou pour moi vous êtes un menteur."

Que de légèretés très préjudiciables au prochain seraient évitées dans les conversations si tous acceptaient ce programme.

UN BON VIEUX

Il mourut à quatre-vingt-dix-neuf ans, un soir triste de l'automne. On eût dit que la mort avait peur de faucher l'épi mûr de sa vie.

Il dort sous quatre pieds de terre, à l'ombre de l'église où il a tant de fois prié, au bout des sillons fertilisés par ses sueurs et où mûrissaient ses avoines et ses blés.

Avec lui disparaît un de ces types vénérables qui sont la tradition vécue des anciens Canadiens, — le type fier, habillé d'étoffe du pays, muselé d'acier et taillé en force, pétri d'honnêteté, de rude franchise, de courage joyeux dans les labeurs et la faim, sacré par tous les privilèges de la vieillesse, de la foi profonde, du travail fécond et nourricier de la race; — un de ces Anciens à qui nos moeurs laissent peu de successeurs, un de ces humbles qui nourrissent la Patrie sans songer qu'ils sont grands patriotes, un des forts qui accomplissent tout leur long devoir héroïque, et qui riraient de s'entendre appeler des héros.

Ils ne savent pas que sur eux s'appuie la vie nationale, et c'est tant mieux: ils s'indigneraient peut-être trop contre la légèreté ingrate, qui les dédaigne en vivant de leur coeur et de leurs bras.

Tout enfant, il serait mort de faim et de froid, sans le secours d'un ami. A vingt ans, il acheta un coin de terre, conquête bien-aimée de son travail et première réalisation de ses espoirs de jeunesse.

C'était à l'époque où l'on coupait le blé à la faucille, le matin au petit jour et le soir encore sous les étoiles.

Un jour il s'aperçut, en revenant du marché, qu'un acheteur lui avait donné une piastre de trop pour son orge. Il rebroussa chemin, fit six milles et dit au marchand: "Vous vous êtes trompé dans vos calculs: cette piastre est à vous", et il revint allégé et content.

Il aimait la politique; mais, dans une élection fameuse, un candidat libéral lui ayant glissé dans la main des billets de banque, en le priant de "convaincre" trois ou quatre électeurs, il laissa les billets tomber à terre et fixant sur le candidat deux yeux où flambait l'indignation: "Monsieur, dit-il, ramassez votre argent! Je ne serai pas de l'autre parti, parce qu'il n'a pas ma confiance, et je ne suis plus du vôtre, parce que vous me l'avez ôtée. Allez!"

Et il ne toucha plus jamais à la politique.

Un soir, je le rencontrai qui revenait de son champ:

—La récolte est belle, lui dis-je, le bon Dieu vous gâte.

—Oui, répondit-il de sa voix de vieillard ému, le bon Dieu est bon! Je lui ai demandé de la santé: eh bien, il y a quatre-vingt-dix ans que j'en dépense et j'en ai encore tout plein. Je lui ai demandé une femme forte et aimante: il m'a donné une compagne qui m'a aimé et a travaillé ferme à mes côtés soixante-deux ans. Je lui ai demandé de nombreux enfants: il m'en a donné une douzaine et demie, et pas un ne m'a fait de la peine et n'a dérogé. Je lui ai demandé chaque matin le pain quotidien que j'aurais bien gagné: il y a ajouté le bonheur et de l'instruction pour mes fils.

Je le bénis.

Jeune homme, ajouta-t-il, aimez la terre qui nourrit, travaillez fort! il n'y a rien de bon comme du bon pain gagné.

PAS D'ALCOOL AUX ENFANTS

Les médecins hollandais en un récent congrès ont signé cette déclaration: "Ne donnez jamais de boissons fortes aux enfants, si ce n'est sur prescription du médecin." Et l'une des sommités médicales de Paris, le docteur Brouardel, a dit "que c'est un crime d'assassinat que de donner de ces boissons aux enfants".

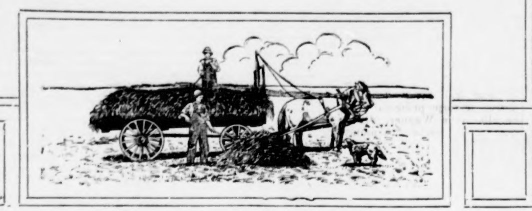
Les parents disent: Une petite goutte, qu'est-ce que cela peut bien faire? Ils ne songent pas, les malheureux, qu'une goutte pour l'enfant équivaut à dix gouttes pour l'adulte.

Ils ne songent pas, les malheureux, que le jour viendra peut-être où l'enfant devenu grand prendra bien plus de ces gouttes qu'il ne leur sera agréable. Le chemin de l'ivrognerie est une pente; si vous y mettez vos enfants, qui vous dit qu'ils ne glisseront pas jusqu'en bas dans l'abîme?

O mères, qui aimez vos enfants comme la prunelle de vos yeux, qui les rêvez robustes et beaux de corps et d'âme, qui pleurent maintenant avec des larmes de sang la déchéance de leurs enfants par l'alcool, et de toutes vos forces, aidez-nous à propager la tempérance qui est la garantie du bonheur des enfants et des parents!

L'abbé Jos. Lemmens.

Autour de la Ferme



UNE LECON

L'AUTRE JOUR nous passions près d'un magnifique champ de blé. C'était une pièce de blé "Red Fife", il était trop beau malheureusement.

Semé dans une terre préparé par un bon labour d'été, le blé a poussé en orgueil, comme disent nos gens, et comme tous les orgueilleux, n'ayant pas le solide, il s'est écrasé.

Conclusion pratique. Notre homme qui comptait avoir du 40 à l'acre en prendra peut-être du 20, après s'être donné beaucoup de mal pour arriver à couper ce blé.

Autre conclusion pratique. Il aurait fallu semer du blé "Marquis" dans cette belle pièce de terre préparée l'été dernier.

Détail banal, direz-vous, tout le monde sait cela.

Non, tout le monde ne sait pas cela. Notre bonhomme l'ignorait et l'a déclaré très ingénument.

"—Mais pourquoi n'avez-vous pas mis du blé "Marquis" dans ce champ? avons-nous demandé.

—Je croyais que c'était la même chose de mettre du "Red Fife".

Troisième conclusion pratique. Faute d'une connaissance très élémentaire, notre homme va perdre plusieurs centaines de piastres. La lecture des quelques articles de notre page agricole l'eut mis à l'abri de cette bévue coûteuse, car c'est un conseil qui a été donné parmi les plus importants le printemps dernier.

Quatrième conclusion pratique. Nous espérons que ceux qui ont quelqu'expérience en agriculture, qui ont remarqué quelques points forts ou quelques points faibles dans leur culture de cette année, voudront bien nous en faire part, et travailler ainsi à améliorer la culture de leur co-nationaux. On se dit: "Oh! à quoi bon, tout le monde sait cela".

On oublie que tout le monde ne sait pas cela; et la vieille routine va son train, et nos cultivateurs ne récoltent pas ce qu'ils devraient récolter, et les campagnes languissent et en définitive notre cause nationale en souffre.

Nous désirons avoir des correspondances agricoles. Si les correspondants n'osent pas faire l'article, qu'ils nous fassent leurs remarques, et nous nous efforcerons de rendre leurs pensées.

En faisant l'affaire des autres nous avancerons les nôtres, car nous tenons à avoir une page agricole du terroir manitobain. Une page agricole bien faite et reçue sur place, j'oserais dire, ferait un bien immense si elle pénétrait dans trois ou quatre mille foyers.

Nous avons tous les éléments nécessaires; il suffirait, ce nous semble, d'un peu de bonne volonté et de zèle. Qu'est-ce pour bon nombre, qu'un petit bout d'article? Et qu'est-ce pour tous nos lecteurs actuels de recruter un autre abonné à la page agricole?

D'une question agricole, nous semblons faire une question de gros sous. Non pas; seulement, pour faire du bien, il faut d'abord vivre, et jusqu'ici les nôtres nous ont tenu la poire très haute. Voudra-t-on l'abaisser un peu, à l'automne? Nous en serions vraiment pas fâchés.

LE GUERET D'ETE

O la belle récolte que nous avons cette année: c'est le cri de joie de tout le monde, mais surtout du cultivateur. Oui, la belle récolte; mais il y a beaucoup d'endroits où les grains sont médiocres. A côté d'un beau champ de blé, il y a souvent une pièce de terre qui donnera tout au plus 12 à 15 minots à l'acre.

Pourquoi cette différence?

Vous en connaissez la raison: mon terrain, direz-vous, n'était pas suffisamment préparé. Puis, voyez-vous, nous ne pouvons pas mettre toutes nos terres en guérêt d'été: ça coûterait trop cher. Le nettoyage des terres par guérêt d'été devient nécessaire, sans doute, mais il faut en faire le moins possible. Et pourquoi? D'abord il n'enrichit pas la terre; il en fait bien sortir tout l'humus qu'elle possède, mais il ne lui donne rien, de sorte qu'une terre qui n'aurait pas d'autre soin que celui-là finirait par s'épuiser.

Et ce que ça coûte ce guérêt tant prôné:

Une année perdue, c'est au moins, par acre	$10.00
Un labour en juin	2.50
Un coup de herse	1.00
Cultivateur	2.00
Un coup de herse	1.00
Un second labour	2.50
Puis un coup de herse avant la gelée	1.00

Bien souvent ce travail ne suffit pas. Je connais des gens qui travaillent leur guérêt d'été depuis les semences jusqu'aux récoltes, et après les récoltes encore. Je ne le leur reproche pas — tant qu'à faire un travail il faut le bien faire.

Tout ce travail éveille l'humus de la terre, détruit beaucoup de chardons jaunes, mais la folle avoine n'en est pas molestée du tout, ou presque pas.

Avant donc de décider de mettre telle ou telle pièce de terre en guérêt d'été il faut bien y songer. On a dit quelque part: le guérêt d'été, c'est la lèpre de la culture.

Plusieurs de nos cultivateurs, surtout ceux qui gardent des vaches, commencent à le comprendre. Il faut certainement améliorer les terres; mais ces améliorations, au lieu de coûter tant d'argent, si elles devenaient payantes!!

Comme l'amélioration par culture du blé d'Inde pour fourrage, par pâturage, par alfalfa, ou autre trèfle?

N.-C. JUTRAS. Ptre.

LE MARCHE

BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Boeufs—

Premier choix	$7.00 à $7.25
Bon choix	$6.35 à $6.75
"Feeders"	$5.75 à $6.25
"Stockers"	$5.00 à $5.50
Moyens	$4.25 à $4.50

Taureaux—

Premier choix	$4.50 à $5.00
Moyens	$4.25 à $4.45
Légers	$4.00 à $4.25

Boeufs—(Oxen)

Premier choix	$5.50 à $6.00
Gras	$4.00 à $4.50
Conserve	$2.50 à $3.00

Vaches—

Bons choix	$5.50 à $6.00
Bon	$5.00 à $5.35
Ordinaires	$4.25 à $4.50
Conserve	$2.75 à $3.00

Génisses—

Premier choix	$6.00 à $6.25
Bon choix	$5.50 à $5.85
Bon	$4.75 à $5.25
"Stockers"	$5.00 à $5.50

Veaux—

Choix	$6.00 à $7.00
Lourds	$5.25 à $6.50

Cochons—

De choix	$8.50
Truies grasses	$6.00
Légers	$6.50 à $7.00

Brebis—

Grasses	$6.50 à $7.00
Moutons	$7.50 à $8.00

* * *

LES PRODUITS

Prix du gros

Oeufs—

Frais pondus	16-17

Beurre—

Crêmerie	25-26
Ferme (dairy)	18-21

Saindoux—

En briques	13½
Seau (20)	$2.77
Caisse (5)	$8.47
Caisse (3)	$8.55

Fromage—

Nouveau	14½
Twins	15½
Vieux	22
Manitoba	13-14

Viandes cuites—

Jambon	15-18
Bacon	19-21
Epaule	.12½
Porc salé (baril)	$22.00
Bologne	.10
Saucisse de porc	.10

Alimentation—

Son (tonne)	$25
Gru	$26

Sucre—

Extra, garanti	$7.05

Foin et fourrage—

Manitoba, naturel	$15
No 2	$14
No 3	$11
Sauvage, No 1	$11
Sauvage, No 2	$9
Sauvage, No 3	$8
Blé, No. 4, la tonne	30-31
Avoine, le boisseau	.65
Avoine cassée	$39
Blé d'inde à vaches (la tonne)	$34

Fleur—

Best Patents	$7.00
Bakers	$6.50
Clears	$5.60
XXXX	$4.50
Avoine roulée, 80 liv	$3.10

LES GRAINS

Blé—

Laine: rude	18—24
No 1 nord, vieux	119
No 2 nord, vieux	113
No 3 nord, vieux	110
No 1 nord, neuf	99¼
No 2 nord, neuf	97¼

Avoines—

Récolte de l'an dernier.

No 2 C W	45
No 3 C W	44
Extra No 1 fourrage	44
No 1 fourrage	44
No 2 fourrage	41

Orge—

Récolte de l'an dernier

No 3	51
No 4	47
Rejeté	42½
Fourrage	42½

Lin—

No 1 N W C	137½
No 2 C W	135½

SOIN ET FONCTIONNEMENT DE L'ECREMEUSE A MAIN

Par I. Villeneuve, du Collège d'Agriculture du Manitoba

Presque toutes les écrémeuses sont construites de manière à faire un écrémage et à durer suffisamment si elles reçoivent les soins voulus et sont opérées d'une manière convenable.

Une question qui souvent embarrasse celui qui veut se procurer une écrémeuse est:

Quelle est la meilleure écrémeuse à acheter?

Cette question est facile à résoudre. L'écrémeuse qui écrémera le plus de lait durant un certain temps avec le moins de perte de gras dans le lait écrémé, avec le moins de dépenses pour réparages, l'écrémeuse qui sera la plus facile à tourner est la meilleure écrémeuse à acheter.

Ainsi avant d'acheter une écrémeuse, on doit s'informer quelles sont celles qui ont duré beaucoup tout en faisant un écrémage satisfaisant et dont le maniement n'est pas trop difficile.

Une chose qui doit aussi être prise en considération, c'est des réparages. Ceci veut non seulement dire se procurer les pièces neuves quand il y en a qui sont usées, mais aussi réparer l'écrémeuse quand elle fait défaut.

Ainsi nous devons nous procurer nos écrémeuses de manufactures qui non seulement peuvent fournir des pièces de réparages, mais qui peuvent réparer une écrémeuse quand il y a quelque partie qui fait défaut.

Si, par exemple, le bol d'une écrémeuse faisait défaut, — ce qui peut facilement être réparé pour une somme variant de $2 à $5, — on est obligé d'acheter un bol neuf, cela coûtera de $25 à $30. D'où dépenses inutiles si l'on achète de compagnies qui vendent des écrémeuses qu'elles ne fabriquent pas elles-mêmes.

Installation de l'écrémeuse

L'installation de l'écrémeuse est très importante car de cela dépend beaucoup les résultats obtenus et la durée de la machine.

1o. Le premier point à considérer, c'est une place convenable, dans la cuisine de la demeure si nous n'avons pas de vraie laiterie, car il faut nécessairement avoir de l'eau chaude à la portée.

2o On doit lire attentivement les instructions fournies avec chaque écrémeuse.

3o. Installer l'écrémeuse sur un plancher solide.

4o. L'écrémeuse doit être de niveau dans tout sens.

5o. Enlever avec un linge toutes les saletés qu'il pourrait y avoir dans le mécanisme et bien rincer le mécanisme avec de l'huile de charbon.

6o. On ne doit se servir pour le huilage que d'huile spéciale à séparateur et jamais user d'huiles gommeuses tel que l'huile de castor, etc.

7o. Tenir le mécanisme de la machine bien huilé et voir à ce que les conduits pour l'huile soient toujours libres et verser dans le mécanisme de l'huile de charbon une fois par semaine.

Fonctionnement de l'écrémeuse

Si nous voulons avoir un écrémage complet il y a certaines précautions auquelles il faut porter attention, car toute machine fait son travail selon la manière qu'elle est menée, et voici les principaux points qui doivent être observés dans l'écrémage du lait:

3. D'avoir laissé entrer trop de lait dans le bol.

1o. Avant de commencer l'écrémage, on doit passer une pinte à un gallon d'eau tiède dans le bol de l'écrémeuse; cela empêchera la crème de coller dans le dedans du bol.

2o. Le lait doit être à une température convenable qui est entre 85 et 110 degrés F. et l'écrémage sera plus complet si le lait est écrémé aussitôt après la traite. Mais si on n'avait seulement qu'une petite quantité de lait, il n'est pas nécessaire de faire l'écrémage à chaque traite si ce lait est conservé doux et réchauffé à une température de 100 degrés avant l'écrémage: ceci doit se faire en plaçant le vaisseau contenant de l'eau chaude et non pas en mettant le vaisseau contenant ce lait sur le poêle.

3o. Avoir soin de tourner la machine à pleine vitesse. Cette vitesse sera obtenue en tournant le nombre de révolutions tel qu'indiqué sur la manivelle; on doit prendre de trois à cinq minutes pour obtenir cette vitesse, car si on veut obtenir cette vitesse trop vite, la friction sur le mécanisme sera beaucoup plus grande et le pivot sur lequel tourne le bol s'usera plus vite.

4o. Quand l'écrémage est fini, on doit passer du lait écrémé dans le bol pour en faire sortir le reste de la crème et ensuite rincer avec de l'eau tiède.

5o. L'écrémeuse doit être lavée chaque fois que l'on s'en sert, car si le bol est laissé malpropre, une partie de ces saletés et de ce lait gâté seront entraînés dans la crème, ce qui rendra cette crème et le beurre de cette crème de qualité inférieure. Il est aussi impossible pour une écrémeuse malpropre de faire un écrémage complet.

6o. Toutes les parties de l'écrémeuse qui viennent en contact avec le lait et la crème doivent être lavées dans de l'eau chaude, à laquelle on ajoute du soda à laver ou de la poudre à laver, et ensuite passées à l'eau bouillante, hormis l'anneau en caoutchouc, qui ne doit jamais être ébouillanté.

Difficultés de l'écrémage

On se plaint souvent qu'il y a des variations dans le pourcentage du gras de la crème du même troupeau et le séparateur ajusté de la même manière: chose qui peut arriver facilement, car le pourcentage du gras dans le lait n'est pas toujours le même et souvent change d'une traite à l'autre.

Une variation dans la température du lait à l'écrémage fait aussi varier le pourcentage du gras dans la crème.

Si la quantité de lait qui entre dans le bol n'est pas toujours la même, cela fera varier beaucoup le pourcentage du gras dans la crème. Les plus grandes variations dans le pourcentage du gras dans la crème sont presque toujours causées par les différences dans la vitesse à laquelle l'écrémeuse est menée.

Les tablaaux suivants qui sont des résultats que nous avons obtenus en conduisant des expériences au Collège d'Agriculture, vous démontreront combien certaines conditions dans l'écrémage peuvent faire varier le pourcentage de gras dans la crème et aussi dans certains cas augmenter la perte de gras dans le lait écrémé. Dans chacune de ces expériences, on s'est servi du même séparateur et du même lait.

Le même lait écrémé à différente température avec le même séparateur.—

Echantillon	Température du lait	Gras dans le lait	% de gras dans la crème	% de gras du lait écrémé
Température normale	100 deg.	4.2	30.0	.04
Lait écrémé trop froid	75 deg.	4.2	41.5	.35

Le même lait écrémé avec le même séparateur mais différente quantité de lait entrant dans le bol.—

Echantillon	Température du lait	Gras dans le lait	% de gras dans la crème	% de gras du lait écrémé
Quantité normale	100 deg.	3.8	25.0	.05
Quantité réduite de ¼	100 deg.	3.8	40.0	.01

Le même lait écrémé avec le même séparateur, mais à diffésentes vitesses.—

Echantillon	Température du lait	Gras dans le lait	% de gras dans la crème	% de gras du lait écrémé
Vitesse normale	98 deg.	4.0	47.0	.03
Vitesse réduite: 15 rév.	98 deg.	4.0	23.0	.09

Vibration du bol

La vibration du bol peut venir de ce que le plancher n'est pas solide, l'écrémeuse n'est pas au niveau, le pivot qui supporte le bol est faux; aussi de ce que le bol n'est plus balancé et de ce qu'on a commencé à écrémer avant que la machine ait atteint sa pleine vitesse.

Une grande perte de gras dans le lait écrémé

1o. Viendra de ce que l'écrémeuse ne travaillera pas à sa pleine vitesse.

2o. De ce que le lait a été écrémé trop froid ou trop vieux.

4o. Ecrémer une crème trop épaisse.

5o. De ce que les conduits pour la crème sont embarrassés.

6o. Du fait que l'écrémeuse n'est pas solide.

7o. De la malpropreté de l'écrémeuse.

8o. D'une défectuosité de l'écrémeuse.

La vis régulatrice de la crème ou du lait écrémé doit être changée deux ou trois fois par année ou plus souvent si c'est nécessaire, et réglée de manière à ce qu'on n'ait pas plus de huit à dix livres de crème par 100 livres de lait si cette crème doit servir à la fabrication du beurre.

NOTES

Dans un article bien présenté, du **Canadian Farm** intitulé "A Sane View of Public School Agriculture" M. J. McCaig, du Ministère de l'instruction, Edmonton, insiste sur la nécessité des bonnes méthodes d'enseignement, et déclare que l'on devrait toujours se souvenir des points suivants:

1. L'agriculture, étant une science appliquée, doit, à cause de cela même, former un sujet attrayant pour les écoles élémentaires.
2. L'enseignement agricole n'a que peu d'utilité s'il n'est donné sous forme pratique dans le champ, le jardin et la salle de classe.
3. On ne devrait avoir aucune difficulté à lui donner une forme pratique. Il est inutile d'acheter des outils et l'on peut trouver les matériaux autour de soi.
4. Tous les gens ont des dispositions pour la vie rurale, ceux qui vivent en ville comme ceux qui vivent à la campagne.
5. Les faits essentiels au sujet des sols et des plantes peuvent être enseignés aussi bien en ville qu'à la campagne.
6. Les changements d'instruction sont mis en pratique par des penseurs expérimentés, qui ont à leur disposition un vaste champ d'action, éminemment convenable.
7. Dans un sujet comme l'agriculture les instituteurs ont besoin d'une aide plus considérable que dans d'autres sujets, comme la grammaire et l'arithmétique, dans lesquels ils ont beaucoup d'expérience.
8. L'agriculture devrait former un sujet obligatoire dans les écoles secondaires pour ceux qui désirent se vouer à l'enseignement.
9. De tous les sujets au programme de l'école publique, c'est le plus intéressant à étudier parce qu'il se rapporte à des choses vivantes.

* * *

Le produit total des treize beurreries de la Saskatchewan exploitées pendant l'hiver de 1914-15 par le gouvernement a été de 255,805 livres, contre 234,858 livres l'année précédente, soit une augmentation de 20,947 livres ou 9 pour cent. Le grand manque de fourrages et les prix élevés de ces derniers ont porté beaucoup de cultivateurs à vendre leurs bestiaux de sorte que cette augmentation de 21,000 livres de beurre dans de telles conditions, qui n'étaient nullement limitées à une partie du pays, mérite d'être signalée; elle indique clairement qu'il n'y a pas de découragement parmi les cultivateurs laitiers de la province et que la perspective de cette industrie est des plus satisfaisantes, sous tous les rapports.

* * *

Le Ministère de l'agriculture du Manitoba annonce que des automobiles feront le tour de la province cette année pour remplacer les trains de bonne culture qui ont circulé en ces dernières années. Un horaire a été préparé pour la route no 1. L'itinéraire complet de cette route comporte deux réunions par jour, du 8 juin au 1er juillet. Des arrêts seront faits et des réunions seront tenues à 3 endroits. Les conférenciers et les sujets sont les suivants: prof. L. J. Smith, silos et génie agricole; conférencier J. E. Bergey, aviculture avantageuse; prof. E. Ward Jones, industrie animale; Mlle Begby, soin des malades à la maison, et Mlle Green, confection des robes. Le parcours comprenait une grande partie du district couvert par Nelson Smith, représentant régional qui a accompagné les conférenciers et a pris part à ce travail.

* * *

Il y a des gens qui croient que la campagne du retour à la terre, qui se faisait plus énergique au moment de la déclaration de guerre, sera maintenant oubliée. Je ne le crois pas. Jamais il n'y a eu autant de raisons pour créer une campagne plus belle, plus saine et plus attrayante. Nous savons qu'en une heure d'urgence le dos solide et l'oeil clair du paysan sont les réserves mêmes de la force nationale. Nous comprenons mieux que nous l'avons fait jusqu'ici, l'effet que peut exercer sur la prospérité du Royaume-Uni le développement et l'embellissement de la vie rurale.—"**Home Counties**" dans le **World's book**.

Aucun ne devrait souffrir des cors quand il a à sa portée le Holloway's Corn Cure pour les faire disparaître.

EN PROVINCE

SAINT-NORBERT

Mlle Anna Champagne est partie dimanche pour Otterburne, où elle reprend sa classe. Bon succès!

* * *

L'ouverture des classes au Couvent eut lieu le 17 d'août. Il y a déjà 81 externes et autant de pensionnaires d'inscrits sur le registre.

* * *

Un bon nombre de paroissiens se sont rendus au pèlerinage de Sainte-Anne des Chênes. Nous espérons que ceux-là n'ont pas oublié d'avoir un souvenir dans leurs prières pour les absents.

* * *

Dimanche le 15 août, fête de l'Assomption, il y a eu réception d'Enfants de Marie à l'église. Après les vêpres, les membres de la Congrégation se rendirent à la sacristie pour l'assemblée annuelle pour choisir les officières. Réélue présidente, Mlle Alice Laporte; élue secrétaire, Mlle Corine Joyal; réélue trésorière, Mlle Agathe Pelland.

* * *

Mme et Mlle Beaudry sont allées passer quelques semaines à Kenora.

* * *

Mme O'Neil, de Winnipeg, est en villégiature dans notre paroisse.

* * *

M. Auguste Maure, de Saint-Boniface, était de passage à Saint-Norbert samedi dernier.

* * *

M. Charles-Adolphe Bohémier, de Sainte-Anne des Chênes, rendit visite la semaine dernière à ses nombreux parents et amis de Saint-Norbert.

Pauvre Lierre.

SAINTE-ROSE DU LAC

Le quinze du mois d'août a eu lieu la bénédiction de la pierre angulaire de la nouvelle église. Mgr Dugas, V. G., est venu présider cette cérémonie. M. Jos. Hamelin l'a conduit dans son auto de Makinak à Sainte-Rose.

A trois heures de l'après-midi, une foule nombreuse s'est dirigée vers l'église. Toute la paroisse de Sainte-Rose était présente et plusieurs personnes étaient venues de Makinak, de Sainte-Amélie et de Dauphin.

Mgr Dugas fit le sermon de circonstance. Il a montré quel grand acte de foi c'était que la construction d'une église; il a prouvé ensuite que l'Eglise est le centre de la vie religieuse, l'endroit où s'accomplissent les actes les plus solennels et les plus sacrés de la vie.

Après le sermon Mgr Dugas a béni la pierre angulaire. M le curé Beauregard et M. le curé Halde, de Dauphin, l'accompagnaient. La foule a suivi avec beaucoup de recueillement et d'attention tous les détails de la cérémonie.

Tous sont venus frapper du marteau sur la pierre et le résultat des offrandes fait honneur à la foi et à la générosité des assistants.

Les citoyens de Sainte-Rose ont d'ailleurs raison d'être fiers de leur nouvelle église. Elle sera, sans exagération, un des plus beaux temples catholiques du Manitoba. C'est une construction à la fois solide, harmonieuse et élégante. L'entreprise contractée par la Compagnie Tremblay, de Winnipeg, est menée avec beaucoup de soin et de rapidité sous la direction de M. Savaria.

Mgr Dugas est reparti le soir même pour Saint-Boniface, dans l'auto de M. le curé Halde, de Laurier.

* * *

Le village de Sainte-Rose vient de s'enrichir d'un concitoyen peu désirable. Il a le museau fin, la dent longue, les doigts croches et des moeurs sans âges. Il y a, paraît-il, un ours qui séjourne dans les petits bois avoisinant le village. Ah! les charmants petits bois! Leur ombrage est délicieux en ces jours de chaleur, leur verdure repose du spectacle des routes poussiéreuses et leurs arbres sont chargés de fruits sauvages. Personne n'ose plus les pénétrer, si ce n'est les chasseurs à l'allure décidée et tragique. Les petits enfants regardent de loin avec des yeux remplis d'envie les cerises et les framboises; les promeneurs ne s'attardent plus sur la route et plusieurs même n'osent plus sortir de la maison après le soleil couché.

En eet, le voisinage d'un tel monsieur est peu à désirer en pays civilisé, et la peine capitale doit être prononcée. Que le conseil municipal prenne des mesures de poursuite et qu'il ne s'arrête que lorsque la peau de l'ours ira orner quelque musée manitobain!

Coucou.

LES SOLDATS AVEUGLES

A l'heure actuelle, on compte déjà 1,800 soldats qui ont perdu la vue par blessures de guerre. Combien en verrons-nous à la fin des hostilités de ces yeux sans vie, de ces orbites vides, de ces paupières closes? La proportion des mutilés n'est cependant pas considérable étant donné le nombre d'hommes qui combattent, et si nous sommes angoissés devant le chiffre des soldats aveugles, nous devons constater qu'il correspond à une unité sur 2,000 combattants.

Que deviendront tous ces hommes, dans la force de l'âge, condamnés à vivre dans la nuit?

Nous avons été le demander à l'Association Valentin Haüy pour le bien des aveugles, fondée en 1889, dont le président est M. Noblemaire et le secrétaire général M. Maurice de la Sizeranne, aveugle lui-même et qui a tant travaillé à améliorer le sort de ses frères d'infortune.

Le spacieux hôtel de la rue Duroc possède, au rez-de-chaussée, un magasin de vente où l'on souhaiterait se heurter à de nombreux acheteurs et où l'on trouve tous les articles de brosserie, de vannerie, de tricot, depuis les brosses à cirer jusqu'aux brosses de toilette montées sur ivoire, les balais, les plumeaux, le panier à linge et les plus fines corbeilles. Puis voilà la salle de réunion avec un piano où s'entretient les doigts un aveugle réfugié des pays envahis. Au premier, un intéressant musée avec des travaux extraordinaires exécutés par les aveugles, les différents modèles de jeux où ils peuvent avoir des clairvoyants pour partenaires, les phases par lesquelles a passé l'écriture Braille, des spécimens d'écriture ordinaire en relief, des estampes anciennes montrant les mauvais traitements dont ces malheureux étaient l'objet avant que l'abbé de l'Epée ne s'intéressât à leur sort, et bien d'autres pièces curieuses.

Le second étage est presque en entier occupé par les 40,000 volumes de la bibliothèque où le roman voisine avec la philosophie.

Nous voyons un jeune lieutenant s'initier gaiement à la lecture et à l'écriture spéciales,, et nous passons dans les ateliers où nous trouvons des victimes de la guerre tressant déjà le jonc avec dextérité. Plus loin, voici un atelier qui comprend 22 établis pour la brosserie, car c'est là le métier qui réclame le plus court apprentissage et dont le rapport est le plus certain.

Un aveugle arrive facilement, en trois mois, à savoir son métier et à se suffire, aussi il faut voir avec quelle ardeur ces malheureux rassemblent les crins, tordent le laiton et égalisent les barbes à la cisaille!

Tous les établis ne sont pas encore occupés parce qu'une question se posait: où loger tous ceux qui n'ont pas de famille à Paris pour les recueillir? Car l'établissement de la rue Duroc ne peut recevoir de pensionnaires. Le problème s'est trouvé résolu, grâce aux Dames françaises qui ont accepté d'hospitaliser, dans leur ambulance temporaire 252, toute voisine puisqu'elle est installée dans l'établissement national des jeunes aveugles, tous ceux qui voudraient apprendre des métiers que l'Association Valentin Haüy peut leur enseigner. Et parmi ceux-ci il me faut signaler encore celui, très rénumérateur, de masseur, qui ne réclame pas d'outillage spécial.

L'action de cette Association ne se borne pas à ses ateliers d'apprentissage, elle encourage et soutient les oeuvres similaires de la province, comme celle de Chartres, sous le patronage de Brieux, comme celle que dirige à Bordeaux M. l'abbé Moureau et qui étend son action sur tout le Sud-Ouest.

Bien plus, elle enverra de ses anciens disciples dans les campagnes démontrer aux cultivateurs devenus aveugles qu'ils peuvent rendre presque autant de services dans leur intérieur que lorsqu'ils étaient clairvoyants. Il y a mille petites industries de la ferme que l'aveugle peut exercer: traire les vaches, soigner les chevaux, tenir le soc de la charrue, tresser les liens, que sais-je! L'homme frappé de cécité aura ainsi conscience que sa présence à la ferme est utile et qu'il n'est pas une charge pour les siens.

C'est là, en effet, une des principales considérations pour le moral de ces victimes de la guerre: penser qu'ils sont encore utiles ici-bas; que leur travail joint aux 975 francs au minimum, que l'Etat leur accorde de pension, fait vivre leur maisonnée comme avant leur malheur.

Par ses conseils et ses tracts, l'Association Valentin Haüy fait aussi l'éducation de l'entourage de l'aveugle: il ne faut pas trop le servir, c'est en le laissant à lui-même qu'on l'habitue à se diriger et à trouver les objets qui doivent toujours être bien rangés. On peut l'y habituer en lui donnant de simples indications: "A droite... Plus haut... Il y a une chaise..." Cela développe le toucher des malheureux et leur donne une grande sécurité. On recommande surtout de relever le courage de ces pauvres infirmes, de leur persuader qu'ils sont moins à plaindre que beaucoup d'autres, qu'ils conservent une certaine indépendance d'action et de réveiller en eux par cette persuasion la gaieté et le désir de vivre.

Et comme l'âme est souvent frappée, au premier moment, par l'irréparable accident, c'est ainsi, en même temps qu'une réadaptation à la vie, presque une résurrection que l'aveugle doit à cette oeuvre admirable de l'Association Valentin Haüy pour le bien des aveugles.

R. L. C.

Un Père Assomptionniste, le P. Valérien Lathuile, qui a perdu la vue sous la mitraille ennemie, s'exerce avec succès à la lecture par la méthode Braille et se prépare à rejoindre son couvent où il continuera, quoique aveugle, à faire le bien autour de lui. Il en est de même de deux excellents aveugles hospitalisés près de nous à l'ambulance de Notre-Dame de Salut. La méthode Braille rend vraiment l'aveugle à la vie intellectuelle et sociale. Tous ceux que nous venons de citer sont très résignés et même très gais.

LE PAPE ET LA GUERRE

Un projet d'échanger les civils internés est en voie d'exécution

Rome, 17. — Les difficultés s'opposant à la mise à exécution du plan du pape d'échanger des internés civils n'étant pas soumis aux obligations militaires ont été surmontées, dit "l'Osservatore Romano".

Le gouvernement anglais ayant accepté de traiter les équipages des sous-marins allemands de la même façon que les autres prisonniers et le gouvernement allemands ayant cessé d'appliquer un traitement particulier aux officiers anglais, Sa Sainteté a renouvelé auprès de l'Allemagne son appel en faveur de l'application du traitement accordé.

Le 5 août, le ministre allemand a télégraphié de Lugano une réponse favorable, qui fut transmise au secrétaire d'Etat d'Angle-
d'humanité.
a remercié le pape pour son acte
Le 12 août, la Grande-Bretagne
terre.

NOUVEAU FIASCO ALLEMAND

Paris, 17. — Le ministère de la marine publie la note officielle suivante au sujet d'un plan ayant pour but de faire une attaque sur le canal de Suez. Ce plan a été éventé et contrarié.

"Le 12 août, après avoir averti le gouverneur de Jaffa et avoir laissé le temps nécessaire aux personnes habitant le voisinage de s'éloigner de leurs demeures, un croiseur français a bombardé et détruit le corps principal de l'usine allemande Wagner, qui fabriquait des armes et des munitions et contruisait des navires destinés à une attaque du canal de Suez. Les maisons qui se trouvaient dans le voisinage de cette usine n'ont pas souffert du bombardement."

EXECUTION DE DEUX ESPIONS

Les époux Cauvelier, les espions de Cappelle, condamnés à mort par le conseil de guerre du quartier général de Dunkerque, en même temps qu'un certain Geraert, de Dunkerque, déjà exécuté, ont été passés par les armes.

L'attitude des deux espions devant le peloton d'exécution a été plutôt lâche, si nous en jugeons d'après le récit suivant fait par un témoin oculaire:

"Mais voici les remparts. Contre le talus, deux poteaux ont été plantés à dix mètres l'un de l'autre et la voiture vient s'arrêter tout à côté.

"Emile Cauvelier descend les marches, encadré par les gendarmes et docilement se laisse attacher au poteau. Il est affreusement pâle et un tremblement nerveux l'agite; ses yeux sont fixés au sol et deux larmes vite réprimées perlent à ses paupières. Il embrasse longuement le crucifix.

"Sa femme paraît à son tour. Elle est échevelée et ses vêtements sont lacérés. Furieusement elle lutte contre ses gardes qui ont une peine inouïe à la maintenir. Ses yeux sont dilatés d'effroi, ses dents grincent; ses lèvres tremblent convulsivement et bientôt ses hurlements reprennent. Elle supplie; elle crie; elle blasphème. Ce n'est plus l'espionne qui, froidement et lâchement, incitait son mari et son ami Geraert au crime. C'est la mégère en furie, c'est la louve prise au piège, qui hurle de terreur.

"Grâce! gémit-elle. Grâce!.... ne me tuez pas!... Je ne recommencerai plus!... Pitié!... Pas la mort!... pas la mort!...

"Ce n'est pas le remords qui agite son âme, mais la peur, une affreuse peur devant l'inéluctable.

"Et ces cris persistent durant la lecture du jugement que fait M. l'officier d'administration Simon.

"Rapidement, les deux pelotons prennent place. Un geste et, sèches, retentissent vingt-quatre détonations qui se confondent en une seule. Les deux espions ont péri."

Unis dans le crime, ils sont maintenant unis dans le châtiment et ils ont justement payé de leur sang leur odieuse trahison. Que cette leçon soit un définitif exemple pour les traitres!

45 ANS APRES

Des milliers de vétérans de 1870 assistent à une cérémonie commémorative à Notre-Dame

Paris, 18 août. — Des milliers de vétérans de l'armée du Rhin en 1870 ont assisté aujourd'hui à Notre-Dame à une messe commémorative du commencement de la bataille de Gravelotte, qui se termina le 18 août 1870 par la défaite des Français et eut pour résultat que l'armée du Rhin se trouva enfermée dans Metz.

Le cardinal Amette officiait. La cathédrale était décorée de centaines de trophées rappelant l'histoire de la France.

Mme Poincaré assistait à la cérémonie, à laquelle le président de la république et les ministres de la guerre et des colonies s'étaient fait représenter. Un grand nombre de généraux en retraite étaient aussi présents.

LES EFFECTIFS ALLEMANDS

Combien l'Allemagne a-t-elle convoqué d'hommes sous les drapeaux?

Du "Rousskaïa Viedomosti" (le "Messager de Russie"):

En ne comptant pas les étrangers, les idiots, les aveugles, les sourds-muets, les forçants et les estropiés d'avant la guerre, il existait en Allemagne et dans les pays occupés, y compris l'armée et la flotte, à la date du 14 janvier 1915, près de 16½ millions d'hommes et 17 millions de femmes de dix-sept à soixante ans. Tous n'appartiennent pas à la catégorie productive. Dans ce chiffre on comprend des ouvriers employés, des domestiques, etc., de dix-sept à soixante ans, qui représentent 11½ millions d'hommes, soit 70 pour cent de la population mâle, et près de 5 millions de femmes.

Sur l'ensemble des ouvriers on comptait dans les syndicats professionnels, au 14 juillet, environ 2,300,000 hommes, soit 20 pour cent, ou, par rapport à la totalité de la population mâle, 14 pour cent. Ces chiffres sont assez élevés pour qu'on puisse juger de l'effet qu'a produit sur eux la mobilisation. D'après le "Korrespondenzblatt" de la commission générale des syndicats, sur les 2,300,000 hommes syndiqués il y en avait 958,000 de mobilisés au 30 avril, soit 41.7 pour cent. En mai une nouvelle mobilisation eut lieu, la proportion atteignit 45 pour cent (les jeunes gens de dix-sept, dix-huit et dix-neuf ans ayant été convoqués.) En appliquant ce pourcentage de 45 pour cent aux 16½ millions représentant toute la population mâle de dix-sept à soixante ans, on obtient 7,425,000 hommes.

De plus, il faut observer qu'il y avait dans l'armée et la flotte 880,000 hommes avant la mobilisation. En conséquence, sur les 16½ millions d'hommes existants et représentant la population mâle âgée de dix-sept à soixante ans, l'Allemagne avait sous les drapeaux 8,300,000 hommes, ou 50 pour cent de tout ce qu'elle possède de réserve de chair à canon. L'Allemagne en est arrivée à un point où tout nouvel appel sous les drapeaux devient une menace sérieuse pour le fonctionnement de son organisme économique.

LA GUERRE AERIENNE

Une escadrille d'avions français lance 108 obus sur les dépôts allemands dans la vallée de Spada

Paris, 21. — Une note officielle publiée par le ministère de la guerre, dit:

"Une escadrille composée de 19 aéroplanes a bombardé les parcs et les dépôts allemands dans la vallée du rupt de Creüs, près de Spada. Les aviateurs lancèrent 108 obus sur les buts qui leur avaient été désignés. Tous les avions retournèrent sains et saufs dans nos lignes."

Les aviateurs français se sont distingués récemment dans plusieurs combats aériens.

Un aéroplane français en reconnaissance au-dessus de Colmar jeudi dernier, fut attaqué par une machine allemande qu'il força à descendre, évidemment endommagée, dans les lignes allemandes en Alsace.

Le même jour deux avions allemands qui survolaient les positions françaises en Artois, en furent chassés par nos aviateurs, alors qu'un autre fut attaqué par deux avions français en patrouille et fut endommagé.

Mercredi un Albatros fut descendu par une de nos machines.

Une escadrille de dix aéroplanes allemands, qui tentait une attaque sur Toul et Nancy le 1er août, fut forcée par les avions français de battre en retraite, après avoir jeté bombes et obus sur des champs découverts.

* * *

Berlin, 21. — L'amirauté allemande annonce, officiellement, que les dirigeables allemands ont renouvelé leurs attaques sur les côtes d'Angleterre, dans la nuit du 12 au 13 août.

Les établissements de Harwich, dit la communication, ont été bombardés avec succès et tous les dirigeables, quoiqu'ayant subi le feu des batteries ennemies, rentrèrent à leur poste sans dommage.



Vous pouvez aisément vous rendre compte des moyens à l'aide desquels j'essayais d'amener une reconnaissance que seul a pu me faire brusquer l'événement dramatique qui me mit en présence d'Emily, et me força de lui faire entendre ma voix.

"Ah! Gertrude, pourrez-vous comprendre avec quelle anxiété je suivais tous vos mouvements, vous interrogeant et cherchant à lire dans votre pensée ce que j'avais à craindre ou à espérer de vous! pourrez-vous surtout apprécier mon bonheur quand je découvrais en vous des qualités qui ont exalté mon amour paternel jusqu'à l'idolâtrie!

"Mais plus je vous trouvais parfaite, plus je tremblais de me révéler à vous; plus en effet il me semblait terrible d'être détesté par un coeur aussi noble que le vôtre, et j'aurais préféré cent fois rester pour mon enfant un protecteur inconnu plutôt que de lui apprendre que celui à qui elle devait le jour était le même homme qui avait fait mourir sa mère de chagrin et causé le malheur éternel de notre chère Emily. Aussi mon coeur garda le silence jusqu'au jour où le désir de vous sauver avec votre amie me contraignit à rompre l'incognito qui me protégeait.

"J'ai dit. Maintenant vous savez tout: mes erreurs, mes infortunes, mes fautes et les souffrances par lesquelles je les ai expiées. Pourrez-vous m'aimer, Gertrude? Ah! aimez-moi, c'est tout ce que je demande. Ne craignez point que je cherche à vous arracher de la maison où vous êtes: j'ai déjà fait trop de mal à Emily pour lui enlever sa dernière consolation. Non, ce que je veux, ce que j'implore du ciel, c'est que vous essayiez d'aimer votre malheureux père! Cette espérance est le seul bien qui m'attache à la vie. Mon coeur bat à briser ma poitrine, n'aurez-vous pas pitié de mes longues douleurs! Ma fille! mon enfant chérie! ne daigneras-tu pas me pardonner et m'aimer! Oh! si la voix du sang te pousse vers moi, viens! passe tes bras autour de mon cou, et murmure à mon oreille les paroles de paix.

"Gertrude, les yeux fixés sur votre fenêtre, sous la tonnelle à l'extrémité du jardin, j'attends avec une anxiété impossible à décrire que le bruit de vos pas vienne m'annoncer votre présence."

XLVI. — La réunion

Lorsque les yeux de Gertrude, qui venaient de dévorer cette longue épître, tombèrent sur les mots qui la terminaient, la jeune fille, laissant dans son trouble glisser les feuilles qu'elle tenait à la main, et qui s'éparpillèrent sur le parquet, s'élança hors de sa chambre et disparut dans l'escalier. Les degrés furent bientôt franchis, la maison laissée en arrière, et l'instant d'après elle volait plutôt qu'elle ne marchait vers la tonnelle où M. Amory attendait sa venue avec un coeur palpitant d'émotion.

Elle le vit, s'élança dans ses bras, le pressa sur son coeur, et son émotion trop longtemps contenue se fit jour par un torrent de larmes mêlées à des soupirs et à des sanglots. L'exaltation de ses sentiments était telle, que son père, tout en la couvrant de baisers ardents, s'efforçait de la modérer, et ne cessait de lui recommander un peu de calme et de sang-froid.

Elle se remit pourtant peu à peu, et bientôt un sourire se fit jour à travers ses larmes. Tous deux, le père et la fille, demeuraient en silence, sans trouver de mots pour exprimer leur bonheur. Ils restèrent ainsi longtemps dans cette muette contemplation. Enfin le père trouva la force de lui dire:

—Gertrude, tu m'aimes donc?

—Oh! oui! oh! oui! répondit la jeune fille en l'embrassant.

Un nouveau silence eut lieu entre eux. Puis Gertrude parut animée par une résolution subite, et prenant la main de son père, elle lui dit:

—Venez avec moi.

—Où me menez-vous? demanda celui-ci sans quelque surprise.

—Je vous conduis à Emily.

A cette révélation M. Amory tressaillit, et, au lieu d'obéir à sa fille, fit un pas en arrière.

—Impossible! dit-il.

—Mais elle vous attend, elle aussi pleure et prie pour le retour de l'exilé!

—Emily!... Vous ne savez pas ce que vous dites, ma fille.

—Si vraiment, si, mon père, c'est vous qui avez été trompé. Emily ne vous hait pas, elle ne vous a même jamais haï. Elle vous croyait mort depuis longtemps, mais votre voix qu'elle a entendue a fait vibrer dans son coeur toutes les cordes du souvenir: elle vous aime encore comme aux jours d'autrefois. Venez, elle vous expliquera mieux que moi la méprise qui a causé votre malheur à tous deux.

Emily, qui avait entendu Willie Sullivant dire adieu à Gertrude, et qui avait cru reconnaître sa voix, ne s'était point étonnée que son amie ne parût pas au thé; et aussitôt le repas terminé, elle avait laissé M. Graham dans la bibliothèque et était entrée au salon, où elle se trouvait seule depuis une heure environ.

L'infirme (nous osons à peine lui donner ce nom, car sa figure n'avait encore perdu aucun des charmes de la jeunesse) était assise près d'un grand feu qui brûlait dans la cheminée. La flamme éclairait d'un doux éclat son visage, sur lequel la chaleur avait appelé des couleurs rosées qui contrastaient avec sa pâleur habituelle. Sa toilette, toujours marquée au coin du bon goût, se trouvait ce soir-là, par un concours de circonstances heureuses, plus appropriée encore que d'habitude au type angélique de sa physionomie. Sa taille gracieuse et souple se dessinait en effet sous les plis d'un ample peignoir de cachemire blanc serré à la taille par une ample ceinture de soie. Une écharpe bleue flottait sur ses épaules et faisait autour de son cou comme un léger nuage de gaze, qui servait à en faire ressortir la blancheur de marbre.

A moitié couchée sur le sofa, la tête appuyée sur une de ses mains, Emily semblait absorbée par une méditation profonde. Elle pensait, en effet, a la voix de celui qui l'avait arrachée aux flammes, quand tout d'un coup elle tressaillit et se leva. Les aboiements du chien de garde venaient d'attirer son attention, et elle se dirigea du côté de la porte du salon pour savoir qui pouvait venir à cette heure.

Elle n'avait pas fait deux pas que Gertrude entrait accompagnée de M. Amory. Emily s'arrêta et demeura le pied suspendu, l'oreille tendue, les lèvres frémissantes, plus semblable à une statue qu'à un être vivant.

Gertrude jeta un regard sur son amie, un autre sur son père, puis s'éloigna rapidement, pour ne pas troubler par sa présence les épanchements de leur entrevue.

A peine eut-elle fermé la porte, qu'Emily, dont l'oreille exercée avait reconnu au premier abord le bruit des pas de M. Amory, tendit les bras, et s'écria d'une voix émue:

—Philips!

Amory s'élança, saisit une de ses mains dans les siennes et tomba à genoux. Au même instant Emily, trop émue pour rester debout, se laissa retomber sur le siège placé derrière elle. M. Amory, les lèvres collées sur la main qui tremblait dans les siennes, murmurait son nom d'une voix frémissante.

—La tombe a donc rendu sa proie! s'écria enfin Emily. Soyez béni, mon Dieu!

Et arrachant brusquement sa main à l'étreinte convulsive de son ami, elle passa ses bras autour de son cou, pencha sa tête sur son épaule, et murmura d'une voix à laquelle la crainte et la joie donnaient un accent intraduisible:

—Philips! cher Philips! ne suis-je point le jouet d'un songe, est-ce bien vous qui êtes ici?

Ceux qui ont aimé véritablement et qui ont retrouvé l'objet de leur amour après l'avoir cru perdu pour toujours, comprendront seuls les doux épanchements qui suivirent cette reconnaissance. Que de choses, en effet, à se dire et à se raconter! Emily fit à Philips le récit succinct de sa vie tout entière, touchante existence qui se résumait en deux mots: Souffrir et aimer! Philips raconta à son tour les événements plus nombreux de sa vie agitée, et la sensible Emily ne put s'empêcher de verser des larmes sur le sort de la pauvre Lucy et sur sa mort prématurée. Mais quand elle apprit que l'enfant de son coeur, cette Gertrude qu'elle avait adoptée, était la fille de Lucy et de Philips, son émotion ne connut plus de bornes. Elle bénit Dieu qui l'avait réservée pour une mission aussi sainte.

—S'il m'était possible de l'aimer davantage, cher Philips, dit-elle en parlant de Gertrude, je le ferais pour l'amour de vous et aussi pour l'amour de sa douce et malheureuse mère.

—Vous avez pu me pardonner? reprit à son tour Philips quand le récit du passé fut terminé, et ils se livrèrent de nouveau à la joie de se retrouver.

—Vous pardonner, Philips! Et qu'avais-je à vous pardonner?

—Le mal que je vous ai fait en vous plongeant dans l'obscurité! répondit Philips avec douleur.

—Ah! mon ami, reprit Emily avec un accent de doux reproche, avez-vous pu croire un seul instant que je vous aie accusé? Non, cela n'est même jamais venu à mon esprit.

—Sans doute, chère Emily, vous ne m'avez point accusé vo-

Le Caporalisme Prussien au Canada

(*Le* **Devoir**)

L'un des politiciens les plus verbeux et les moins sérieux du Canada clamait, l'autre jour, dans un beau mouvement d'éloquence sonore: Nous devons faire tous les sacrifices pour nous préserver du caporalisme prussien!

Le caporalisme prussien n'est que la conséquence inévitable des doctrines de force brutale, du culte de la guerre, que les chefs d'écoles et les publicistes allemands enseignent depuis un siècle.

Le militarisme allemand, M. Ewart l'a rappelé avec beaucoup d'à propos, n'est que le perfectionnement du militarisme. Le mal, c'est le militarisme en soi. Il est aussi pernicieux, aussi antichrétien et anti-social au Canada et en Angleterre qu'en Prusse. Parler de détruire le caporalisme prussien, si nous laissons croître chez nous l'esprit et les moeurs qui l'ont produit, c'est faire jeu de dupes ou d'hypocrites.

Et nous y arrivons rapidement. D'où est sorti le caporalisme prussien? Sur quelle terre a germé cette plante vénéneuse? Par quoi l'a-t-on fécondé?

En prêchant le culte de la guerre; en faisant miroiter aux yeux de la jeunesse le clinquant des uniformes et l'auréole de la gloire; en enseignant à toute la population que son principal devoir, c'est de prendre les armes et de soutenir par le fer et par le feu toutes les causes, bonnes ou mauvaises, qu'il plaira à une bande de politiciens, soudoyés par une junte d'agioteurs, de déclarer **nationales**.

• • •

Cet évangile de la force brutale ne règne-t-il pas en maître chez nous? Ces doctrines d'immoralité sociale n'ont-elles pas libre cours dans les plus hautes sphères de la nation? N'est-ce pas un ministre canadien, M. Fielding, qui a proclamé, en plein parlement, que c'est le devoir du Canada de prendre part à toutes les guerres, **"justes ou injustes"**, de l'Angleterre?

N'est-on pas en voie de faire du militarisme la plus haute expression du patriotisme, ici comme en Allemagne?

Cet enseignement est d'autant plus criminel, nous sommes d'autant plus coupables de nous y prêter, que le Canada, simple dépendance privée de toute initiative dans les affaires du monde, séparé de l'Europe par mille lieues d'océan, n'a aucune responsabilité directe, aucun intérêt immédiat, dans le conflit européen. Ce que nous reprochons comme un crime détestable aux Allemands, assoiffés de puissance et d'agrandissement pour leur patrie, nous le prêchons et le pratiquons au bénéfice de pays qui n'ont jamais rien fait, qui ne pourront jamais rien faire pour nous protéger efficacement. A la faveur de cette doctrine nouvelle, aussi prussienne qu'antibritannique, nos gouvernants, nos politiciens et leurs suiveurs de la presse, rompant avec une tradition séculaire et les termes bien arrêtés de l'entente conclue avec l'Angleterre, il y a plus de cinquante ans, nous imposent comme une obligation morale des charges écrasantes qui vont entraver le progrès du pays durant de longues années.

Le plus incroyable, c'est que l'on soutient partout qu'il est éminemment patriotique d'encourager cette propagande antinationale et révolutionnaire; et l'on tient pour 'traitres', 'déloyaux' et 'séditieux' ceux qui ont le courage et la clairvoyance de la combattre en faisant appel à la conscience **nationale**, à la tradition **nationale**, aux intérêts **nationaux**.

• • •

Si le mal n'avait pénétré que dans le domaine des doctrines et des idées, il ne serait qu'à demi redoutable: les idées et les doctrines ne comptent guère dans un pays voué presque tout entier au mercantilisme et à la politique des appétits. Mais c'est encore et surtout dans le domaine des faits et des moeurs que le Canada se prussianise rapidement.

Qu'est-ce qui a fait du caporalisme prussien le maître de l'Allemagne et la terreur de l'Europe? Le culte du soldat pour lui-même et son métier, et le culte de la nation pour l'armée, sa force et son autorité: c'est là le fond, l'essence du militarisme. Et c'est cela que nos guerriers de plume et de gu...le, si acharnés à le détruire en Prusse, par procuration, s'appliquent à développer chez nous sous sa forme la plus démoralisante.

En Prusse, le caporalisme, qui écrase la société civile, est lui-même soumis à une discipline de fer. Au Canada, l'on est en train de nous donner le caporalisme sans frein ni loi, en créant au bénéfice du soldat un régime de privilèges et d'impunité.

Il n'est pas question en ceci des pensions de retraite qu'on assure aux soldats, des secours qu'on accorde à leur famille, de leur solde beaucoup plus élevée que celle de toutes les armées de l'Europe. Du moment que le parlement a décidé de faire la guerre, il ne peut faire moins que de prendre soin de ceux qu'il encourage à aller au feu: — encore qu'en stricte équité, c'est l'Angleterre qui devrait payer les frais de cette armée, puisque c'est pour elle qu'elle se bat. C'est le principe que sir John Macdonald avait posé en 1885.

Mais ce n'est pas là qu'est le mal. C'est dans la tradition toute prussienne qu'on est en voie de créer: que le soldat, quelque désordre ou quelque crime qu'il commette, échappe à la répression des lois et même au blâme public, et qu'il a droit, parce que soldat, à une situation et à des privilèges que l'on refuse aux autres citoyens.

• • •

J'ai rappelé l'incident d'Ottawa. Sans doute, aux yeux des jingos, c'était oeuvre patriotique, pour une bande de soldats ivres, que d'ameuter toute une foule, d'insulter des femmes et des vieillards, de brandir le drapeau britannique, après s'être mouché dedans, en chantant des couplets patriotiques — le tout sous l'oeil complaisant de la police et des magistrats. Il s'agissait de faire taire une voix libre: la noblesse du but légitimait les moyens. Mais que demain, une soldatesque en goguette en fasse autant à un politicien de parti qui n'aura pas l'heur de lui plaire, — comme ces soldats de Toronto qui brûlèrent M. Tarte en effigie, en 1899, — les journaux à la solde de ce parti le trouveront-ils aussi bon? De quel droit se plaindront-ils?

Du reste, les goujats d'Ottawa ne se sont pas bornés à étouffer ma voix 'séditieuse'. Tout fiers de leur exploit, ils ont pris les tramways d'assaut, ils ont jeté les voyageurs en bas, hommes, femmes et enfants. La police a laissé faire. Les officiers n'ont pas sévi.

Au sac du **Devoir**, l'un des chefs de la bande était un soldat anglais en uniforme, appartenant à l'un des régiments de Montréal. Il lançait des pierres dans nos carreaux, il hurlait: "**Kill Bourassa! Death to Bourassa! To hell with Bourassa! Goddam Bourassa!**" Un assistant, de langue anglaise, indigné, l'a désigné à un officier de la police. Celui-ci n'a pas voulu arrêter ce forcené. "Je n'ai pas autorité, dit-il; il a le costume militaire. C'est à la police de l'armée à en prendre charge." Et l'émeutier en uniforme continua sa besogne **patriotique**.

Dans les rues de Québec et de Lévis, ce n'est pas aux 'infâmes nationalistes' que s'attaquaient les soldats ivres, c'est aux passants les plus inoffensifs, aux femmes, aux religieuses, aux "fillettes", disait tristement l'**Action Sociale**. Une dame anglaise de Montréal, se méfiant des calomnies des **French and clerical papers**, a voulu se rendre compte de la vérité. Elle est allée passer une soirée à Québec. Elle en est revenue horrifiée, après avoir subi maintes insultes et propositions **engageantes** des soudards.

Ce règne de la terreur a duré plusieurs semaines. Les autorités militaires ne s'en sont pas émues. Les journaux **patriotes** ont couvert d'injures... les soudards? Non, ceux qui avaient eu l'audace d'appeler l'attention des autorités sur les agissements des sauveurs de l'Empire.

• • •

La même oblitération du sens moral, du sentiment de l'ordre, de la liberté et de la justice, se manifeste également dans l'appréciation par les journaux des actes des soldats sur le théâtre de la guerre.

C'est tout récemment que le **Star** publiait, sans commentaires, le récit d'un officier canadien qui avait aperçu deux soldats anglais en train de creuser la fosse d'un prisonnier qu'ils se préparaient à exécuter tout tranquillement. Que fit l'officier, à son propre témoignage? Il s'éloigna, pour ne pas les déranger.

Et cet autre récit publié dans le **Herald** du 29 mai. Un bataillon canadien ramenait quatre cents prisonniers. Nos soldats aperçoivent le cadavre d'un de leurs frères d'armes cloué par une baïonnette à la porte d'une auberge. Ils s'arrêtent, ils alignent les quatre cents prisonniers et les fusillent tous, à l'exception de neuf. Le **Herald** a appelé cette exécution un mouvement "d'indignation légitime". Comment l'aurait-il qualifiée si elle avait été mise au compte des Allemands?

La conscience de l'humanité a justement flétri les cruautés abominables commises par les Allemands en Belgique. Mais de tels crimes ne seront réprimés, et surtout la férocité bestiale qui les inspire ne sera domptée, que le jour où chaque nation aura le courage et la force nécessaires pour châtier ses propres criminels et réprouver leur barbarie. Ce n'est pas en dénonçant les crimes des autres tout en palliant les nôtres et même en les glorifiant, que nous détruirons le virus du caporalisme.

• • •

Mais l'expression la plus complète, la plus symptômatique de ce culte morbide du militarisme, c'est bien l'adoption de la loi qui permet à tous les soldats de voter dans les tranchées, au camp, en prison — partout où ils se trouveront au moment de l'élection.

Sans parler de l'impossibilité d'appliquer une telle mesure d'exception dans des conditions satisfaisantes, elle repose sur un principe absolument faux et antisocial. Elle ne pouvait passer qu'à la faveur de la fièvre de jingoïsme intense, de caporalisme à outrance, qui s'est emparée de nous.

Certes, le vrai courage militaire mérite d'être honoré. Celui qui donne sa vie pour la défense de son pays mérite l'hommage et la reconnaissance de ses compatriotes. Celui même qui se met au service de l'étranger pour une cause qu'il croit juste et bonne est digne de respect. De cette dernière catégorie de soldats volontaires, les troupes canadiennes qui combattent pour l'Angleterre en contiennent un grand nombre. Mais ni leur courage, ni leur dévouement, ne peuvent remplacer pour eux, situés comme ils sont, les conditions jugées essentielles pour permettre à toute autre classe de citoyens de voter en toute connaissance de cause dans une élection nationale. Encore moins ces conditions essentielles existent-elles pour les volontaires poussées à l'armée par la misère, le désoeuvrement, le seul goût des aventures ou le désir d'échapper à la justice.

A l'ouverture de la Cour d'assises, en septembre dernier, la **Gazette** constatait qu'une vingtaine des accusés avaient échangé la prison pour le camp de Valcartier. Ils sont, espérons-le, devenus d'excellents soldats. Pour plusieurs de ces malheureux, le séjour à l'armée peut être l'occasion du salut et l'aurore d'une vie nouvelle et rédemptrice. Mais enfin, ni leurs antécédents ni leur vie actuelle ne leur donnent des aptitudes exceptionnelles pour juger les lois et l'administration publique et choisir les mandataires de la nation.

Même dans les pays où le culte de la guerre et de l'armée a atteint son plus haut point, en Allemagne ou en France, jamais l'on ne songerait à faire voter une telle loi.

Ces indices — et que d'autres on pourrait signaler—suffisent à marquer jusqu'à quel point le caporalisme prussien nous a conquis.

Henri Bourassa.

LE BOIS D'AILLY

Une attaque allemande décrite par un officier

La grosse artillerie allemande nous inondait de projectiles. D'épaisses colonnes de fumée noire semblant jaillir du sein de la terre donnaient l'illusion d'un incendie formidable qui aurait embrasé la forêt. L'écho amplifiait les explosions ininterrompues des percutants qui labouraient le sol autour de nous. Les hommes restaient abrités, — c'était l'ordre, — seuls des guetteurs veillaient.. Toute la nuit ce grondement sinistre continua aussi violent, on eût dit un orage épouvantable; les éclairs des éclatements illuminaient de lueurs tragiques ce bois ravagé. Au jour levant les mortiers se turent subitement; quelques instants de calme effarant après ce tumulte de deux jours, puis la fusillade soudaine et violente se déclancha de toute notre ligne... Les Allemands attaquaient. A la faveur du brouillard intense qui nous enveloppait, ils étaient parvenus en rampant jusqu'aux réseaux de fils de fer. Bientôt on perçut le bruit sec des grenades qui explosent et des bombes qui fusent. Un combat de boyaux s'engageait. Combat terrible entre tous, où des hommes face à face dans un couloir étroit se lancent à bout portant ces engins qui anéantissent.

Le brouillard se leva peu à peu, et de mon poste d'observation je vis là-bas sur la crête apparaître des masses d'hommes... Les renforts arrivaient pour aider ceux qui ne parvenaient pas à entamer nos lignes et se faisaient écraser au fond du ravin. Sur les pentes dénudées, ravagées par un ouragan de fer et de feu, des colonnes s'engagèrent; leur objectif était un boyau dont la teinte blanchâtre se détachait sur le sol gris. Ils voulaient l'envahir et pénétrer dans nos premières lignes...

• • •

Des déchirements saccadés emplirent l'espace tout à coup: une mitrailleuse, se démasquant soudain, lançait brusquement sa rafale. Alors dans ces colonnes serrées des brèches s'ouvrirent béantes, des rangs entiers s'effondrèrent sous le tir fauchant qui les balayait tour à tour, tandis que les survivants s'enfuyaient en tous sens d'une course folle et désordonnée pour échapper à cette pluie infernale. Des lignes de tirailleurs apparurent aussitôt sur la crête. C'était une nécessité impérieuse pour eux de passer malgré tout. Ils couraient puis se couchaient. De nouveau le tir précis et violent des mitrailleuses s'acharna sur eux. A chaque bond en avant des hommes s'affalaient pour ne plus se relever, d'autres se cramponnaient au sol cherchant à s'abriter derrière la moindre aspérité du terrain. Ils s'arrêtèrent désormais, épouvantés sans doute par les lourdes pertes qu'ils venaient de subir. Au milieu des cadavres éparpillés, des casques, des fusils, des équipements traînaient pêle-mêle, des blessés s'agitaient désespérément.

Quelques heures plus tard le bombardement recommença. Les obus nous entourèrent bientôt. Ils cherchaient par un tir d'afficacité à détruire nos mitrailleuses. La tranchée fut recomblée sur plusieurs mètres. Nous dûmes attendre, dans les abris aménagés à côté des pièces, la fin de la tourmente. Une partie de la toiture s'effondra sur nous avec fracas, tandis qu'une odeur âcre et suffocante de poudre nous envahissait de toutes parts.

Pendant un moment d'accalmie nous réparâmes en hâte les dégâts. Les pièces n'avaient reçu que des éclats insignifiants. Le bois d'Ailly me parut ce soir-là d'une beauté farouche sous le soleil couchant. Les arbres séculaires qui donnaient la fraîcheur à ses sentiers enchantés gisaient arrachés. Une tristesse infinie planait sur ce champ de désolation. Un lacis inextricable de boyaux et de tranchées serpentait de tous côtés jusqu'à perte de vue. Au bord des fondrières creusées par les obus le muguet fleurissait toujours, rendant moins vives les blessures de ce sol mutilé. Des essaims de corbeaux s'ébattaient lentement avec des cris lugubres autour des cadavres allemands étalés la face contre terre le long des rives du ruisseau...

Capitaine X.

Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout indivdu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une tenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions. patente de préemption peut être ob-

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

---

lontairement. Mais avez-vous donc oublié, fatale circonstance que je n'oublierai jamais, moi! que dans les premiers jours, égarée par la douleur, votre bouche a laissé échapper contre moi des reproches trop mérités! N'avez-vous pas dit que vous n'auriez jamais ni pitié ni pardon pour le cruel auteur de vos maux?

—Moi! Philips! je ne me suis jamais oubliée au point de vous faire un reproche; et si mon faible coeur a pu parfois maudire l'injustice de mon père, jamais du moins il n'a commis une pareille faute envers vous.

—Mais pourquoi alors cette femme m'a-t-elle dit que vous murmuriez sans cesse mon nom?

—Si je murmurais ce nom, Philips, c'est que je pensais sans cesse au chagrin qui devait vous accabler. Et croyez-moi, mon ami, si on vous a dit que j'avais fait autre chose que parler de mon amour pour vous, ce ne peut être que par suite d'une funeste erreur.

—Grand Dieu! s'écria Philips, avec quelle perfidie j'ai été trompé!

—Il n'y a point de perfidie dans tout cela. Mistress Ellis a été elle-même la victime des circonstances. Elle était nouvelle venue parmi nous et vous croyait tout autre que vous n'étiez réellement. Mais si vous aviez pu la voir quelque temps après, se reprochant avec des pleurs et des sanglots le désespoir dans lequel elle vous avait poussé et que nous croyions avoir causé votre mort, vous auriez fait comme moi, mon ami, et vous auriez reconnu que sous ces apparences de marbre la pauvre madame Ellis cache un coeur bon et généreux. Je me rappelle très bien qu'à cette époque l'excès de sa tristesse m'étonna. Ce n'est que d'aujourd'hui que la cause m'en est expliquée. Mais laissons un passé qui n'est plus, et espérons que la Providence, qui nous a conduits l'un vers l'autre, nous a pris enfin en pitié.

Un pas qui se faisait entendre appela l'attention d'Emily.

M. Graham entra dans le salon. Sa figure n'exprima d'abord que l'étonnement d'un homme qui croyant venir recevoir un hôte inconnu, le trouve en conversation familière avec sa fille. Cependant il n'en continua pas moins à s'avancer vers Philips, qui s'était levé pour le recevoir. Ce fut dans cet instant que, fixant l'ami d'Emily, il aperçut dans ses yeux briller une expression bien connue, qui d'un seul coup lui rappela tout le passé. L'émotion fut telle, que M. Graham fut obligé pour se soutenir de s'appuyer sur le manteau de la cheminée. Philips lui avança un fauteuil, sur lequel le vieillard se laissa tomber. Aucune parole n'avait été prononcée. A la fin, M. Graham, après avoir interrogé de nouveau le visage de M. Amory, s'écria avec étonnement:

—Philips Amory, grand Dieu!

—Oui, mon père, dit alors Emily se levant et prenant dans ses mains une de celles de M. Graham, c'est Philips qui nous revient après que nous l'avons cru pendant si longtemps mort.

M. Graham se leva de son siège, et s'appuyant sur l'épaule d'Emily il s'avança vers M. Amory, qui restait debout, froid comme un marbre, les bras croisés sur la poitrine. Le vieillard semblait chanceler, et la main qu'il étendit vers Philips était agitée par un tremblement convulsif.

Philips ne répondit point à son salut et ne fit aucun mouvement pour accepter la main qui lui était offerte.

M. Graham se tourna du côté d'Emily, et sans réfléchir que ces marques de dédain n'avaient pas été vues par la jeune fille, il lui dit avec un accent empreint d'une amère tristesse:

—Je ne puis le blâmer, Dieu sait que je l'ai accusé à tort.

—Accusé à tort! s'écria Philips d'une voix sourde, oui, bien à tort, et, pourtant cette accusation a brisé mon existence, torturé mon coeur et terni ma réputation.

—Non, dit à son tour M. Graham, qui avait baissé la tête sous le poids de ces reproches, et qui la releva en entendant ces dernières paroles: non, Philips, cela n'est pas, je ne vous ai point déshonoré, car j'ai découvert mon erreur avant de vous avoir accusé devant personne.

—Ah! vous avez reconnu l'erreur?

—Oui! oui! je vous avais imputé une faute qui était celle de mon premier commis. Je ne tardai point à découvrir la vérité, mais trop tard, hélas! pour vous retenir. Bientôt le bruit de votre mort se répandit ici, et je crus que le mal était irréparable. Avouez pourtant que la chose était étrange, car mon premier commis était employé chez moi depuis plus de vingt ans; comment aurais-je pu le soupçonner?

—Non, il n'y a rien d'étrange, Monsieur, à ce que vous m'ayez d'abord accusé d'un crime; ne me croyiez-vous pas capable de tout?

—J'étais injuste, Philips, répondit M. Graham, mais avouez, ajouta-t-il en essayant de reprendre sa dignité, que j'avais bien quelque cause...

—J'avoue franchement de mon côté que je n'étais pas sans torts.

—Eh bien! donnons-nous la main, et que tout soit oublié.

Philips ne crut pas devoir se refuser à cette demande du vieillard, et il lui prit la main, mais sans y mettre beaucoup de chaleur. Quant à M. Graham, enchanté de voir la chose ainsi terminée et la conscience allégée d'un fardeau qui l'obsédait depuis de longues années (car quelque peu sensible qu'il fût, il avait pourtant une conscience), il se replaça dans son fauteuil et manifesta le désir d'apprendre de Philips les particularités de son existence.

Philips, pour lui complaire, résuma son histoire en peu de mots, et M. Graham l'écouta avec un intérêt qui prouva à son beau-fils que les années et les remords avaient bien modifié ses sentiments à son égard.

Philips ne put donner à ses auditeurs aucune explication satisfaisante sur les bruits qui avaient fait croire à sa mort, bruits qui du reste avaient été certifiés au docteur Jérémy par un correspondant de Rio. En comparant les dates on arriva à penser cependant que les renseignements avaient été pris auprès du négociant qui employait le jeune homme à l'époque où l'absence de nouvelles et l'existence de l'épidémie avaient dû faire croire à sa mort.

Quoi qu'il en soit, de tous les événements extraordinaires relatés par Philips, aucun ne parut faire plus d'impression sur M. Graham que le hasard qui faisait que l'enfant recueilli sous son toit n'était autre que celui de son beau-fils. Aussi, en quittant le salon après la fin de ce récit, ne put-il s'empêcher de revenir deux ou trois fois sur la singularité de cette coïncidence.

Il venait de sortir, quand une autre porte s'ouvrit timidement: c'était Gertrude, qui hésitait à entrer. Son père courut à elle, la prit par la main et la conduisit à Emily, qui la tint longtemps embrassée.

—Eh bien! Philips, dit Emily, doutez-vous encore de la miséricorde de Dieu?

—Non, et je compte sur vous pour m'apprendre à lui témoigner ma reconnaissance.

Les heures s'écoulèrent doucement entre ces trois personnes. Il commençait à se faire tard, M. Philips se leva et annonça l'intention de s'éloigner. Emily, qui ne comprenait pas comment il ne regardait pas cette maison comme la sienne, insista pour le retenir. Les regards de Gertrude appuyèrent la requête de son amie, mais il refusa avec une fermeté qui leur fit comprendre que sa résolution à cet égard était inébranlable.

—Philips, dit alors Emily en lui prenant le bras, vous n'avez point encore pardonné à mon père.

Emily avait deviné juste. Amory tressaillit sans répondre.

—Mais vous pardonnerez, cher Philips, promettez-le-moi!

Il vit l'air suppliant d'Emily et répondit quoiqu'en hésitant:

—Oui, Emily, mais laissez faire le temps.

Il sortit à ces mots. Gertrude le suivit longtemps des yeux, et lorsqu'il eut disparu complètement elle vint rejoindre Emily, et toutes deux, mues par le même sentiment, tombèrent à genoux et payèrent à Dieu le tribut de leur reconnaissance.

XLVII.—La Récompense

Après la mort de l'oncle True, M. Cooper avait déposé pieusement les restes de son vieil ami dans l'ancien cimetière attenant à l'église dont il avait été longtemps sacristain. C'était une place depuis longtemps déjà abandonnée et déserte, ainsi que l'attestaient l'herbe qui croissait entre les tombes et la mousse qui s'était infiltrée dans les fissures des pierres tumulaires. Quelque temps après, comme nous l'avons dit plus haut, la vieille église fut remplacée par une neuve, le cimetière fut englobé dans les nouvelles constructions; les cendres du pauvre vieillard durent chercher un autre lieu re repos. Un nouveau cimetière avait été choisi dans la campagne, à l'ombre d'un bois, non loin de la maison de M. Graham. Ce fut dans ce lieu que les restes du vieil allumeur de réverbères furent transportés après leur exhumation.

Grâce aux générosités de Willie, qui avait fourni l'argent nécessaire à cet effet, Gertrude avait acheté un terrain dans ce champ des morts, elle l'avait fait entourer d'une grille, et orner de fleurs et d'arbres verts; c'était là aussi qu'elle avait fait déposer plus tard les restes de M. Cooper et ceux de mistress Sullivan. Les deux tombes avaient été parées comme la première de fleurs, bien souvent arrosées par les larmes de Gertrude. Elle s'était fait surtout un devoir sacré de célébrer chaque anniversaire par l'offre de quelque fraîche guirlande. Ce fut à l'occasion d'une de ces tristes fêtes que, huit jours environ après les événements que nous venons de relater, elle sortit une après-midi de la maison de M. Graham pour se rendre dans le lieu où dormaient en paix les amis de son enfance.

Elle portait à la main un panier contenant les fleurs de sa pieuse offrande, et comme le trajet était assez long, elle marchait d'un pas rapide. Suivons-la, mais disons d'abord quelles pensées agitaient son esprit.

(A suivre)

La Duree de la Guerre et l'Opinion

Par M. GABRIEL HANOTAUX

I

Qu'il faut de temps aux idées justes pour pénétrer jusqu'aux volontés qu'elles doivent mettre en mouvement! On dirait qu'entre la pensée et l'action il existe une cloison, un tampon qui empêche le contact. Voilà dix mois qu'est apparu le véritable caractère de cette guerre, guerre d'usure, guerre d'organisation, guerre non pas seulement militaire, mais, dans le sens le plus profond du mot, guerre de nations, non pas seulement armées contre armées, mais peuple contre peuple; et l'on n'est pas encore déshabitué de la vieille conception de la guerre, celle qui consiste à déployer des régiments pour de beaux faits d'armes, à chercher des offensives hardies, à s'assurer le succès par de rapides chevauchées à travers des provinces conquises. Or, les hostilités actuelles sont rudes, obscures, terrées, j'allais dire ternes, si elles n'avaient, tout de même, pour splendeur, l'héroïsme.

Il devient de plus en plus certain que, pour gagner la partie, "il ne suffit pas, comme nous le disions ici même, le 3 janvier, de mobiliser les forces militaires, mais qu'il faut militariser les forces civiles". On le reconnaît maintenant: "la victoire ne sera pas au plus glorieux combat, elle appartiendra au dernier bataillon, au dernier ravitaillement, — au dernier liard, comme dit M. Asquith, — au dernier souffle de volonté, au suprême courage!"

Malheureusement, de tout cela, qui est maintenant l'évidence même, nous n'avons pas été suffisamment persuadés en temps utile.

Nous avons tous péché!

Nous avons péché par excès d'optimisme; et maintenant cet optimisme se retourne et se transforme trop facilement, pour quelques-uns, en pessimisme ou du moins en lassitude. On demande trop, et si l'on n'obtient pas ce que l'on avait rêvé, on se plaint. Ce sont ces alternatives également dangereuses qu'une sage appréciation et explication des événements et des choses doivent sans cesse remettre au point.

Avec l'autorité qui appartient au gouvernement, cette surveillance active de l'opinion lui incombe. Il faut surtout qu'il sache garder la confiance; or, la confiance naît de deux choses: des actes d'abord, et ensuite de la vérité.

J'ai peur qu'on ne l'ait pas assez compris, et qu'on n'ait eu pour système de ménager, comme on dit, les nerfs du public, avec une tendance à régler d'après ce principe les décisions elles-mêmes. On a cru devoir recourir à d'infinies précautions; on a voulu caresser l'opinion et l'on s'est pris peu à peu, soi-même, au piège des paroles que l'on prononçait pour la gagner.

Elle ne réclamait pas tant de soins: elle demandait la vérité toute simple et toute nue. C'est un cordial amer que le pays est de force à supporter: il en avale bien d'autres!

Je ne m'étonnerais pas que cette disposition générale ne soit venue, au début, de la nécessité où se sont trouvés les directeurs de l'opinion britannique d'habituer peu à peu la masse du pays à l'idée d'une guerre pour laquelle elle était mal préparée. En tout cas, c'est d'au delà de la Manche que nous sont venues certaines formules illusionnistes sur lesquelles nous avons vécu pendant des mois et qui, pour un bien momentané, nous ont finalement fait du mal.

N'est-ce pas la presse britannique qui a inventé, à propos des armées russes, le fameux **rouleau compresseur?** N'est-ce pas lord Kitchener qui a lancé la phrase non moins fameuse sur le **facteur irrésistible?** Même origine pour l'autre formule si grosse d'espoir, mais de parturition si lente: "Nos forces iront sans cesse en s'accroissant et celles des ennemis sans cesse en diminuant." Nous avons cru à un succès facile à Constantinople. Nous avons annoncé la victoire définitive pour le **printemps,** etc., etc.

De tout cela, il faut rabattre.. Eh bien, nous en prenons notre parti.

Une vue des choses plus directe et plus exacte n'est pas ce qu'il y a de dangereux; le danger parmi de telles alternatives, c'est l'illusion, l'espoir déçu, le terme trop court et les aspirations trop hâtives. Nous consentons à voir les faits comme ils sont, pourvu qu'on nous les donne dans leur pleine et saine réalité.

Pour ne parler que du public français, il a du coeur et de l'estomac: il supportera les vérités même pénibles; mais il n'aime pas qu'on le traite en enfant, qu'on lui fabrique des succès d'apparence et des titres de boniment: il n'aime pas que, censément pour le satisfaire, on impose aux chefs des manoeuvres risquées ou périlleuses; il n'aime pas que la politique se mêle trop ostensiblement aux graves préoccupations nationales et qu'elle se fasse un piédestal en exploitant des critiques même fondées; il sait que l'on ne gagne rien à changer d'attelage en passant le gué; seulement, pour donner entièrement sa confiance, il demande, il exige que l'on ait confiance en lui et qu'on ne se flatte pas de le gagner en le flattant.

Il ne marchandera pas sa gratitude, sa reconnaissance, son enthousiasme pour ceux qui les mériteront par leur tenue morale, leur vigueur calme, leur dévouement. Il sait que le succès ne dépend pas uniquement de la volonté humaine, et, qu'en plus, il y faut de la chance: il sait tout cela et il fait crédit, largement crédit à ses chefs. Mais il entend ne plus se laisser leurrer par des paroles et des promesses; il lui faut, répétons-le, la vérité et des actes.

II

Au point de vue militaire, j'ai déjà eu l'occasion de signaler la faillite de la méthode de l'offensive à tout prix et de la stratégie que nos Napoléons de conférence appelaient la stratégie napoléonienne. Les gens qui vont dans les couloirs disant: "Il faut percer!" sont très imprudents. Ce n'est pas leur affaire de savoir quand il faudra percer et si l'on peut percer. En s'excitant, en excitant l'opinion, ils troublent le calme des chefs et, pour peu que ceux-ci aient une oreille ouverte sur ce qui se dit, ces propos inconscients et inconsistants peuvent causer et ont causé de grands maux. A l'un de ces "perceurs" intempérants, je posai, il y a six mois, une simple question: "Avez-vous des obus? Avez-vous des explosifs?" Il n'en savait rien. Moi non plus. Alors, mieux vaut se taire.

Cet optimisme outré a eu, sur notre action militaire, un autre effet, qui m'a été signalé, à diverses reprises, par des hommes renseignés et à même de savoir et de voir. Comme l'un d'entre eux a payé ses convictions de sa vie, je crois pouvoir insérer ici les fragments d'une lettre émanant de lui: c'était un officier discipliné s'il en fut, héros muet qui était, en même temps, un homme de parfait bon sens. Il écrivait: "Une très grosse artillerie ennemie a été amenée, qui nous inonde de ses projectiles de gros calibre. Et nous, qui, avec notre caractère offensif, n'avons jamais voulu avouer que nous hivernerions depuis octobre, nous en pâtissons, et voici pourquoi. On nous a entretenus depuis le début dans l'idée que, huit jours après, nous allions avancer; de ce fait, nous ne nous sommes jamais installés. En face de nous, notre 75 plutôt léger trouve à battre des abris enterrés, cimentés, des blindages extraordinaires, que seule, et encore, l'artillerie lourde peut entamer. Pour cela, il en faut beaucoup, et surtout des milliers de tonnes de projectiles. Partout où le front n'est pas battu par ces gros engins, l'attaque ne peut réussir, fauchée qu'elle est par les mitrailleuses et les ouvrages en flanquement ennemis."

C'est cette foi aveugle dans l'offensive qui nous a retardés au point de vue de la fabrication des munitions. "On les tient!..." "Quand on voudra!..."; ils "manquent de tout..." "Il n'y en a pas pour deux mois..." Cependant, les jours et les semaines coulaient. Les ministres anglais abondaient en paroles magnifiques; mais leurs ateliers ne travaillaient pas.

Soudain la lumière se fait et, à la période de confiance aveugle, succède un temps de dépression et d'amertume. La défaite des Russes en Galicie pose dans son ampleur la question des munitions. Pour les soulager, on voudrait tenter l'impossible, mais nos attaques se heurtent à un mur de fer. Nous apprenons, à notre tour, ce qui avait été révélé aux Allemands par la première grande bataille des Flandres: dans cette guerre toute offensive est effroyablement coûteuse. Les huit cent mille hommes de troupes incomparables qui ont voulu forcer le passage de l'Yser en octobre n'y sont pas parvenus: leçon qui doit nous servir à nous-mêmes d'avertissement.

...Mais alors, comment cela finira-t-il? — Je n'ai pas qualité pour répondre. Mais je demande, d'abord, que l'on tienne compte des réalités et que l'on ne se paye pas de mots.

En principe, cette guerre est une guerre d'usure: donc elle durera longtemps, très longtemps peut-être. Qu'on s'organise pour cela! Le fer, les engins nouveaux, les procédés scientifiques, un blocus naval très strict, la production civile non moins que la production militaire y jouent et y joueront un très grand rôle. Que l'on pourvoie à tout en même temps, non pas par improvisation, mais par organisation, non pas dans un des pays alliés seulement, mais dans tous: qu'ils se surveillent les uns les autres: qu'ils s'engagent par des pactes positifs les uns à l'égard des autres: qu'ils repèrent constamment leurs actions communes et qu'ils ne craignent pas de se parler haut et ferme si des défaillances viennent à se produire.

Il convient en outre qu'une autorités acceptée par tous dirige réellement l'ensemble des opérations. Rien n'est plus dangereux que le manque de coordination, qui laisse à l'ennemi le temps de se retourner sur un front après avoir refoulé l'autre. Pour que la pression soit combinée et simultanée partout à la fois, pour donner à l'ennemi l'impression qu'il ne peut rien et que, dans la défensive, la maîtrise des opérations nous appartient, il faut une discipline des chefs comme des soldats: sachons l'instituer.

Par ce moyen, et par ce moyen seulement, la clairvoyance suivra la responsabilité, et on découvrira un jour le point faible de l'adversaire, celui par où il sera contraint de finir par céder.

Il est probable que ce lieu de moindre résistance se trouve quelque part sur le front méridional, puisque ce secteur est le moins bien gardé et le plus éloigné du coeur de l'ennemi. La prise Constantinople, l'extension du front serbe pourront amener des événements décisifs. Mais, même si ces événements ne se produisent que lentement, nous ne devons pas désespérer.

En effet, la vraie fin de cette guerre, c'est, selon la doctrine militaire allemande, la **destruction de l'ennemi.** On a déjà tué deux ou trois millions d'Austro-Allemands: puisque cela ne suffit pas, eh bien, on continuera jusqu'au jour où les survivants seront amenés à composition. Ce peuple orgueilleux et cabochard (on ne l'appelle pas boche pour rien) n'arrivera pas autrement à comprendre qu'il doit céder devant la haine universelle. En détruire beaucoup, tandis que nous tiendrons les nôtres le plus possible à l'abri, tel me paraît être le système le plus fort en même temps que le plus sage.

Mais, dira-t-on: si nous infligeons à l'ennemi de lourdes pertes, il nous inflige des pertes au moins égales? — Le raisonnement n'est pas tout à fait juste: 1o Les Allemands ont à se battre sur trois fronts. Leur sang coule de trois côtés à la fois; 2o les Allemands ont déclaré, depuis longtemps, que leur force contre les Russes, c'était la **manoeuvre,** et la force des Russes contre eux le **nombre.** Or, la manoeuvre a donné son principal résultat, maintenant qut les forces austro-allemandes en Pologne ne peuvent plus s'appuyer sur le réseau des voies ferrées austro-allemandes, et c'est le nombre qui va probablement rétablir les affaires un instant compromises; 3o enfin les Allemands, en raison même de leur nature d'esprit militaire, poussés d'ailleurs par les nécessités économiques, sont condamnés à l'offensive, à l'offensive par masses serrées. Et c'est cette double nécessité qui les voue à la destruction également par masses, si nous savons nous y prendre.

Donc, ne pas se presser, produire et surproduire des munitions, attendre l'entrée en ligne des nouvelles troupes russes et des nouveaux contingents anglais, ménager nos hommes, organiser, en vue de l'hiver, un système de congés et de remplacements qui rende la vie militaire et la vie civile supportables; chercher le point faible et sur ce point agir promptement et avec toutes les forces réunies: telles me paraissent être les conditions d'une victoire, d'ailleurs certaine. Les alliés ont le dessus en nombre, entrain, solidité, ressources; n'exposons pas cette supériorité au hasard d'une faute ou d'une imprudence. Le sort du monde dépend de la sagesse de tous non moins que du courage des soldats.

III

C'est assez dire que, tout en considérant d'abord, comme il convient, le point de vue militaire, je suis loin de l'isoler de l'ensemble des préparations et des adaptations nécessaires pour que la coalition soit en mesure de vaincre. "Il ne s'agit pas seulement de mobiliser les forces armées, il faut militariser les forces civiles."

Au point de vue économique et financier, on n'avait pas prévu, davantage, la durée des hostilités, et il faut bien reconnaître que l'on a dû **improviser** là aussi, alors que l'on se trouvait en face d'un adversaire **organisé.**

Je ne reviens pas sur les fautes du début, quoiqu'elles pèsent encore si lourdement sur la situation actuelle. Le moratorium, tel qu'il a été décrété et compris, la suspension totale des affaires, le pays déshabitué, par ordre, du travail, de la production, de la confiance, ç'a été une de ces erreurs capitales dont l'histoire seule pourra apprécier les causes et les conséquences. Nous avons couru au plus pressé. Les chefs de nos grandes entreprises n'ont pas été avertis ou n'ont pas compris. Il n'est que temps qu'ils se relèvent devant l'opinion en restaurant à la fois le crédit, la circulation et l'activité nationale.

Le pays doit, au point de vue économique, s'accoutumer à la guerre comme à un mal durable et inévitable. Il faut qu'il se nourrisse et qu'il la nourrisse par une activité de tous les instants, par une ingéniosité sans cesse en éveil. Au lieu des bras ballants, il faut les manches relevées et le courage à la tâche. Tout citoyen des pays alliés qui n'a pas, de cette nécessité, une conviction intime et efficace est complice de l'ennemi. Pour le civil, paresse est lâcheté. L'ennemi avait escompté nos faiblesses. Il était renseigné sur l'état de désorganisation où en était arrivé, avant la guerre, le monde du travail parmi les alliés. Qu'il s'agisse du commerce, de l'agriculture, de l'industrie, tous doivent se ressaisir malgré les moyens restreints qui leur sont laissés: il n'est que temps.

Je voudrais que cette conviction gagnât jusqu'aux femmes. Elles ont eu une certaine tendance à se laisser aller et à attendre, les yeux en pleurs, que la guerre finisse. L'heure où elles montreront ce qu'elles sont est sonnée. Au travail!

On parle de prochains embarras économiques et financiers. D'où viennent ces rumeurs? N'est-ce pas encore un de ces mouvements alternatifs que je signalais tout à l'heure et où le pessimisme irréfléchi suit un optimisme de commande?

Nous souffrons, oui! Mais l'Allemagne et l'Autriche souffrent bien davantage. Hambourg se meurt; les grandes sociétés sont **a quia;** un haut financier international me disait, ces jours-ci: "Si l'Allemagne rentrait aujourd'hui dans la vie économique normale, elle n'aurait qu'à déposer son bilan. Personne ne peut dire ce que perd son papier: c'est énorme. De quoi vit-elle? du crédit qu'elle se fait à elle-même. C'est un immense échange de **cavalerie** entre les différents établissements. Tout cela craquera au premier choc. Les neutres le savent, et ils refusent maintenant le papier allemand. Ne parlons pas de l'Autriche: c'est un effondrement."

Or, l'Angleterre souscrit vingt milliards en une journée; la France a donné, sans effort et sans bruit, huit milliards à M. Ribot. Quand, au lendemain de la guerre de 1870, la paix rétablie, M. Thiers obtint trois milliards et demi du public, avec le concours chèrement payé de tous les banquiers du monde, on criait au miracle. Avec les huit milliards de bons du Trésor déjà souscrits, huit autres milliards se trouveront encore et plus, s'il le faut, dans le fameux bas de laine.

Que l'on rende au pays une certaine part de son activité commerciale, qu'on facilite ses exportations, qu'on lui permette seulement de vendre la récolte de vins qui reste dans les chais et celle qui mûrit sur les pampres, et il ne se sentira nullement accablé par les charges de la guerre. Son crédit est intact. Qu'on lui fasse confiance, et il paiera, non seulement en argent, mais en ténacité, en travail et en dévouement.

S'il était nécessaire d'insister sur le tableau de nos ressources financières, je signalerais un fait qui, tout secondaire qu'il soit, me paraît révélateur. Depuis quelques mois, des "journées" ont sollicité la générosité du public pour les oeuvres de secours: journée belge, journée française, journée des orphelins, etc., etc. Hier, c'était la journée de Paris. Or, sait-on quel est le total des sommes ainsi obtenues de souscriptions purement bénévoles? — Trente millions au moins, chaque journée faisant en moyenne cinq à six millions. Ainsi, la France donne, en trois ou quatre mois, sans aucune contrainte, sou par sou ou franc par franc, des sommes aussi considérables! La bourse ni le coeur n'ont épuisé leurs ressources.

• • •

Si l'on prend la guerre selon son véritable caractère, c'est-à-dire comme une sorte d'adaptation nouvelle et plus rude de la vie nationale, on précipitera son dénouement heureux et, en plus, on lui fera rendre tout ce qu'il est permis d'attendre d'elle. Cette guerre n'est pas seulement une rencontre de peuples, c'est un combat entre la kultur et la civilisation. La direction future de l'histoire universelle dépendra de ce prodigieux conflit. L'enjeu vaut la partie. Donc l'oeuvre de la diplomatie sera le couronnement et l'achèvement nécessaires de l'oeuvre militaire. Chaque pas fait aujourd'hui assure non seulement la victoire, mais les infinis résultats de celle-ci.

Ici encore, nous avons eu une tendance à improviser et à voir beau; il faut maintenant organiser et voir juste.

Un seul résultat diplomatique important a été obtenu depuis le début des hostilités, l'intervention de l'Italie; c'est un grand pas, mais ce n'est qu'un premier pas.

Il est surprenant que l'Italie ait laissé à la traîne la Roumanie, qui avait, pour ainsi dire, lié son sort à celui de la soeur latine. Un excès d'optimisme paraît avoir trompé les puissances alliées. Personne n'ignore qu'on n'a pas su faire, en avril, des concessions qui eussent épargné sans doute de bien douloureuses journées.

Il en est de même de la Grèce, de la Bulgarie. On a laissé faire. Chaque puissance est arrivée avec ses réclamations, ses revendications, ses appréhensions, et, faute d'une autorité centrale respectée, on a laissé échapper les occasions propices; de même encore, — soit dit en passant, — de la cour pontificale qu'on a laissée sans défense en butte à la propagande adverse.

Tout cela peut encore se reprendre, mais il n'est que temps! La période de l'aveuglement volontaire et de la foi dans les paroles sonores est close. Il faut, désormais, prendre au sérieux les choses sérieuses.

Nous avons affaire à un peuple puissamment organisé, qui s'était donné une avance énorme par un labeur silencieux. Ce sont les résultats de cette préparation cachée qui nous arrêtent aujourd'hui. Pendant que nous travaillions pour regagner l'avance qu'il avait prise, il travaillait pour la garder. Sur certains points nous nous sommes laissé encore devancer... Cependant la durée de la lutte l'accable chaque jour d'un fardeau de plus en plus lourd: on sent qu'il fléchit sous le faix.

Mais ne nous faisons pas l'illusion de croire qu'il sera demain su rles genoux. Le sort qui l'attend fait son courage désespéré: il luttera jusqu'au bout. Luttons donc avec une énergie plus forte encore jusqu'au moment où il sera convaincu que toute résistance est inutile. Alors il s'inclinera et subira sa destinée.

Mais, pour obtenir ce résultat, il ne faut pas ruser avec l'intelligence et l'âme du pays. L'opinion est infiniment plus sereine et plus forte qu'on ne le croit. Elle acceptera tout, elle est prête à subir de nouvelles vicissitudes et de nouveaux sacrifices si on lui parle avec franchise, avec courage, si elle est convaincue que le retard n'est rien autre chose que du recul pris pour frapper plus fort et plus juste. On n'abat pas un ennemi, nombreux et préparé comme l'était l'Allemagne, en quelques mois: la génération d'admirables Français qui lutte pour la liberté du monde le sait; elle fera son devoir stoïquement.

Ceux qui sauront la maintenir dans ces dispositions trouveront pour eux et pour elle, rien que dans cette résolution virile, leur récompense, car le résultat s'obtiendra d'autant plus vite qu'on sera résolu à l'attendre plus longtemps. Le but sera atteint juste à l'heure où l'on croira qu'il échappe.

Gabriel Hanotaux,
de l'Académie française.

LE PAPE A PARLÉ

Texte de la réponse du cardinal Gasparri au représentant Belge

Texte de la lettre du Cardinal Gasparri à M. van den Henvel, représentant du gouvernement belge

Le **XXe Siècle** ayant publié cet important document, déjà résumé dans nos colonnes, nous nous empressons d'en donner le texte complet:

Du Vatican, 6 juillet 1915.

Excellence,

Je n'ai pas manqué d'accorder toute mon attention au memorandum que m'a remis Votre Excellence avec son estimée note du 30 juin dernier, et j'ai l'honneur de de lui communiquer aujourd'hui les observations que l'examen de celle-ci m'a suggérée.

Comme Votre Excellence le sait très bien, le Saint-Siège ne reconnait aucune autorité à la version de M. Latapie. Celui-ci, ainsi que je l'ai déclaré dans mon interview avec le rédacteur du **Corriere d'Italia,** n'a dans aucun passage de son article reproduit exactement la véritable pensée du Saint-Père, en plusieurs il l'a complètement dénaturée, et d'autres enfin sont inventés de toutes pièces. Si le Saint-Père dénie toute valeur à la relation de M. Latapie, il est clair qu'à plus forte raison cette dénégation s'étend aux propos qu'il peut avoir tenus sur le même sujet.

Il ne peut du reste échapper à l'esprit pénétrant de Votre Excellence que la pensée du Saint-Père doit être cherchée dans ses actes publics et officiels, et non dans des publications ou récits faits par des particuliers: la passion politique fait souvent mal comprendre les paroles entendues, et celles-ci, répétées ensuite de bouche en bouche, finissent par prendre des proportions fantastiques.

Cette observation générale constituerait par elle seule une réponse complète aux réflexions contenues dans le memorandum susdit. Mais par un sentiment de spéciale déférence pour Votre Excellence, je ne fais aucune difficulté pour discuter en détail les divers points qui en forment l'objet.

1. **Relativement à la neutralité de la Belgique,** je dois confirmer à Votre Excellence de la manière la plus catégorique que le Saint-Père n'a pas donné à M. Latapie la réponse que celui-ci a osé imaginer et relater dans son article.

Voici la vérité à ce sujet:

Le chancelier de l'empire allemand, M. de Bethman-Hollweg, a déclaré ouvertement, le 4 août 1914, en plein Parlement, qu'en envahissant le territoire belge l'Allemagne violait la neutralité de la Belgique, contrairement aux lois internationales. D'ordinaire, dans les conflits actuels, une partie accuse, l'autre nie, et le Saint-Siège qui ne peut faire la lumière au moyen d'une enquête, se trouve dans l'impossibilité de se prononcer. Dans le cas présent, au contraire, le chancelier allemand a reconnu que l'invasion de la Belgique était une violation de la neutralité contraire aux lois internationales quoiqu'il la déclarât légitimée par la nécessité militaire. L'invasion de la Belgique se trouve, par conséquent, directement comprise dans les paroles de l'allocution consistoriale du 22 janvier dernier par lesquelles le Saint-Père **réprouve hautement toute injustice de quelque côté et pour quelque motif qu'elle soit commise.** Dans l'intervalle, il est vrai, l'Allemagne a publié quelques documents de l'état-major belge dont elle s'est proposé de tirer la preuve qu'antérieurement à la guerre, la Belgique avait manqué aux devoirs de la neutralité et que, partant, celle-ci n'existait plus au moment de l'invasion. Il n'appartient pas au Saint-Père de trancher cette question historique, et pareil jugement n'est pas nécessaire à son but. Même si on admettait le point de vue allemand, encore resterait-il toujours vrai de dire que l'Allemagne, de l'aveu du chancelier, pénétra dans le territoire belge avec la conscience d'en violer la neutralité et, par conséquent, de commettre une injustice. Cela suffit pour que cet acte doive être considéré comme directement compris dans les termes de l'allocution pontificale.

II. **Relativement au cardinal Mercier:**—M. Latapie attribue au Saint-Père les paroles suivantes: "Je vais vous étonner. Le cardinal Mercier n'a jamais été arrêté; il peut circuler comme il l'entend dans son diocèse." Si M. Latapie avait voulu être exact, il aurait dû parler comme ceci:

Le cardinal Mercier n'a pas, en fait, été arrêté si l'on prend ce mot dans son sens propre. Le Saint-Siège fut induit à le croire et pour cette raison il se hâta de protester par une note officielle adréssée au ministre de Prusse le 10 janvier dernier. Mais depuis il dut reconnaître que cette protestation n'était pas fondée en tant qu'elle concernait une arrestation proprement dite du cardinal Mercier.

L'éminent cardinal fut-il au moins **détenu,** ou **retenu** ou **gardé dans son palais "piantonato"?** Le matin du 4 janvier dernier, M. von Strempel, aide de camp du gouverneur général de Bruxelles apporta une lettre du gouverneur au cardinal Mercier; il avait l'ordre d'attendre la réponse. A bon droit le cardinal se réserva la faculté de répondre plus tard, vers la soirée, afin d'avoir le temps de la réflexion. Malgré l'invitation pressante mais courtoise qui lui fut faite par le cardinal, de s'éloigner et de revenir ensuite prendre la réponse, l'officier resta au rez-de-chaussée du palais archiépiscopal, gardant son automobile dans la cour. Vers l'heure du déjeuner il se rendit en ville. Revenant ensuite dans l'après-midi, il prit la lettre et partit. Tel est plus ou moins le fait. Si on veut l'appeler **détention, rétention, "piantonamento",** peu importe au Saint-Siège: ce qui est certain, c'est que le Saint-Siège, mis au courant de ce qui était arrivé, ne manqua pas de faire ses observations au ministre de Prusse.

Il est indéniable que l'on n'a pas toujours usé envers le cardinal Mercier des égards qui sont dus à un prince de l'Eglise, qu'on ne lui laissa pas toujours la liberté à laquelle il avait droit pour l'exercice de son ministère épiscopal. Et chaque fois, le Saint-Siège, gardien jaloux de l'honneur et des droits de l'épiscopat et spécialement du Sacré-Collège, n'a pas manqué d'attirer sur ces faits l'attention du gouvernement allemand, suivant la manière la plus appropriée aux circonstances, d'autant plus qu'il s'agissait d'un cardinal aussi docte et saint que l'archevêque de Malines.

A cet égard, il est opportun de rappeler que dans la matinée du 3 janvier, journée du dimanche, un télégramme du gouvernement invitait le cardinal Mercier à ne pas se rendre dans l'après-midi à Anvers, où il devait présider une cérémonie religieuse à la cathédrale. Son Eminence avait déjà décidé de ne pas aller à Anvers, mais elle considéra à bon droit l'invitation reçue comme un acte lésant la liberté de son ministère pastoral. Aux remontrances du Saint-Siège, le ministre de Prusse répondit que l'invitation ou la prohibition était due à des motifs d'ordre public, commandés par les circonstances spéciales du moment.

Il est à noter que si tous les évêques de Belgique, placés en dehors la zone de guerre, pouvaient librement circuler dans leur diocèse, l'éminent cardinal Mercier avait, en raison de sa haute dignité, obtenu un permis de libre circulation, même en dehors de son diocèse, exception faite de certains points désignés comme points pour lesquels on exige de zone des opérations militaires, tous, y compris les membres du corps diplomatique, un permis spécial. Le susdit permis lui ayant été retiré, le Saint-Siège adressa des réclamations au gouvernement allemand, et celui-ci restitua immédiatement au cardinal Mercier le privilège de libre circulation dont il jouissait auparavant.

Il ne sera pas hors de propos de rappeler ici que le Saint-Siège s'est vivement intéressé au sort des suffragants du cardinal, les évêques de Belgique. Pour ne pas élargir trop le cadre de cet exposé, qu'il suffise de dire que la nonciature apostolique protesta auprès du gouverneur général contre les mauvais traitements dont furent l'objet les évêques de Tournai et de Namur: après la prise d'Anvers, elle demanda une protection spécialement bienveillante aussi bien pour le cardinal que pour les évêques de Gand et de Bruges: à plusieurs reprises, le personnel de la nonciature se rendit en diverses villes pour visiter les évêques et leur demander s'ils n'avaient besoin de rien. Ces visites contribuèrent à faire délivrer à l'évêque de Namur, ainsi qu'à l'évêque de Liége et à ses vicaires généraux, le permis de libre circulation dans leur diocèse, à faire ordonner que l'ambulance militaire fût évacuée du Séminaire diocésain de Tournai et à obtenir d'autres avantages importants dont, pour être brefs, nous omettons l'énumération.

III. **Finalement pour ce qui concerne les prêtres fusillés, les destructions des édifices religieux et scientifiques, les souffrances du peuple belge,** le Saint-Siège non seulement n'est pas resté indifférent, non seulement il les a vivement déplorées, mais, ce qui importe plus, il s'est employé par tout moyen à les prévenir ou au moins à les atténuer.

Parmi les innombrables documents et faits qu'on pourrait citer pour établir la constante sollicitude du Saint-Siège à cet égard, je me bornerai à rappeler ici les suivants:

1o Lettre du Saint-Père à l'éminent cardinal Mercier, en date du 8 décembre 1914, par laquelle le Saint-Père déplore les tristes conditions de la nation belge, et tandis qu'il loue l'intention de recueillir le denier de Saint-Pierre, il en cède l'import pour les besoins de ces malheureuses populations.

2o Allocution consistoriale du 22 janvier dernier, dans laquelle le Saint-Père fait appel aux sentiments d'humanité de ceux qui envahissent le territoire des nations ennemies et les conjure de ne pas dévaster inutilement les régions envahies, et, ce qui est plus important, de ne pas blesser les sentiments des habitants dans ce qu'ils ont de plus cher: leurs temples sacrés, les ministres de Dieu, les droits de la religion et de la foi.

3o Autre lettre particulière du Saint-Père, en date du 23 janvier 1915 à l'éminent cardinal Mercier (profondément appréciée et agréable à celui-ci), dans laquelle Sa Sainteté lui exprime le vif intérêt qu'il prend pour sa personne et les regrets que lui causent les manques d'égards et les restrictions à la liberté dont il a souffert.

4o Lettre de Sa Sainteté à Mgr Thomas-Louis Heylen, évêque de Namur, en date du 4 février 1915, dans laquelle l'auguste Pontife, affirmant toute sa paternelle bienveillance pour ses fils de la très chère nation belge, déplore les malheurs dont elle est affligée et opprimée.

5o Lettre du cardinal secrétaire d'Etat pour les Etats-Unis d'Acier, en date du 6 avril 1915, dans laquelle il transmet une offrande du Saint-Père (25,000 lire) pour alléger les souffrances du peuple belge, et il invite les catholiques du monde entier à suivre son exemple, comme l'a fait depuis, en particulier, le cardinal secrétaire d'Etat pour les Ettas-Unis d'Amérique, en félicitant l'éminent cardinal Gibbons, archevêque de Baltimore, d'avoir accepté la présidence honoraire du Comité pro-belge, qui s'était constitué là-bas, et en faisant des voeux pour que les fidèles de la grande République contribuent généreusement à cette oeuvre.

6o Lettre du cardinal-secrétaire d'Etat, en date du 8 mai 1915, au Conseil général de l'Université catholique de Louvain, pour la reconstitution de l'Université, lettre dans laquelle le Saint-Siège exprime publiquement le désir que les belligérants, au milieu des ardeurs de la lutte, veillent à la conservation des trésors scientifiques et littéraires des peuples.

7o Lettre du 16 juin 1915, dans laquelle le secrétaire d'Etat transmet la bénédiction du Saint-Père à la Ligue pour le relèvement du culte en Belgique, recommande cette oeuvre aux catholiques du monde entier et envoie comme gage de paternel intérêt de Sa Sainteté une offrande de 10,000 lire.

8o En outre, le Saint-Siège s'est efforcé d'exercer, tant directement que par l'entremise des nonciatures de Bruxelles et de Munich, une influence bienfaisante en faveur des religieux, prêtres et simples fidèles de Belgique.

En vérité, la foi et les vertus du clergé et du peuple belges l'ont, de tout temps, désigné à la paternelle affection du Saint-Siège qui a pris la plus vive part à leur douleur, comme il le proclame dans l'allocution consistoriale du 22 janvier. Aussi, l'auguste Pontife souhaite-t-il, ainsi qu'il le disait déjà à Votre Excellence quand elle a présenté ses lettres de créance le 17 mars, que ses chers fils de Belgique puissent bientôt saluer le beau soleil de la paix sur l'horizon de leur patrie; il voudrait ne pas devoir se limiter à de simples voeux, mais il demande pour le moment aux Belges de ne pas douter de la bienveillance dont il aime à les entourer.

Dans l'espoir d'avoir satisfait pleinement aux désirs de Votre Excellence, j'ai l'honneur de me dire avec la plus haute estime, de Votre Excellence, le plus dévoué serviteur.

(S) **Gasparri.**

LOCALES

Après d'agréables vacances passées chez son père M. Jean Saint-Pierre, 473 rue Spence, M. Arthur Saint-Pierre est parti hier pour prendre la direction de l'école du village de Saint-Claude, Man. "R."

* * *

Sur la gracieuse invitation de Mlle Delongchamps, Mlles Emilia et Wilhelmine Tremblay, de Winnipeg, sont actuellement en visite à Aubigny, chez M. l'abbé Desrosiers.

* * *

MM. J. Houle et L. Bouchet ont le plaisir d'informer leurs amis et le public en général qu'ils ont acquis de M. E. Kéroack ses automobiles de louage. Ils donneront à la satisfaction de tous un service de jour et de nuit. S'adresser 53 avenue Provencher; téléphone M. 1753.

* * *

L'avis d'un ami. "Il y a quatre ans", écrit Mme L. St-Onge, de Warwick, Québec, "j'étais très malade et faible et incapable de manger quoique ce soit. J'essayai divers remèdes, sans en recevoir aucun bien, jusqu'à ce qu'une amie me conseilla d'essayer le Novoro du Dr Pierre. Je suivis son conseil et ce remède me rétablit et me fortifia. Depuis lors j'ai pu manger tout ce que je désire sans éprouver aucun malaise."

Le Novoro du Dr Pierre, le remède dont il est question, est une vieille préparation herbeuse, éprouvée par le temps, qui quoique n'ayant pas été beaucoup annoncée, a été en usage constant depuis plus de cent ans. Ce remède ne peut pas être obtenu dans les pharmacies, mais est fourni au public directement du laboratoire. Délivré libre de droits. L'histoire intéressante et authentique de la découverte de ce remède, il y a plus de cent ans, est envoyée gratuitement à tous ceux qui en font la demande. Ecrivez au Dr Peter Fahrney and Sons Co., 19—25 So. Hoyen Ave., Chicago, Ill., E.-U. d'A.

LES PRISONNIERS ALLEMANDS BIEN TRAITES EN FRANCE

Détails sur la visite de M. Sharp dans les camps de concentration

Paris, 21. — M. William G. Sharp, ambassadeur d'Amérique en France, accompagné par le lieutenant-colonel Spencer Cosby, attaché militaire de l'ambassade, est de retour d'une visite de plusieurs camps de concentration, civils et militaires, dans lesquels des Allemands et des Austro-Hongrois sont internés.

L'ambassadeur Sharp et le colonel Cosby ont parcouru près de 1,000 kilomètres dans le centre de la France, inspectant les camps militaires du Mans, de Tours, Poitiers, Issoudun, qui contiennent 5,000 prisonniers de guerre et le grand camp de Châteauroux où 1,000 civils sont détenus.

M. Sharp a dit aujourd'hui qu'il s'était proposé depuis quelque temps de visiter les camps qui pourraient représenter une moyenne des conditions générales. Le gouvernement français et les autorités locales lui ont témoigné la plus grande courtoisie et il est très satisfait des conditions sanitaires. Il n'y avait presque pas de maladies parmi les internés.

A chaque prisonnier de Châteauroux, où il n'y a que des civils, ajouta M. Sharp, on accorde une parcelle de terrain pour en faire un jardin et il y a, dans le camp, une magnifique exhibition de fleurs. On instruit les enfants dans les écoles, et la vie d'intérieur est la même que si les gens n'étaient pas détenus.

L'ambassadeur Sharp a l'intention de faire une autre visite aux grands camps de détention de Normandie et sur la côte ouest de la Bretagne.

La tâche de s'occuper des personnes et des propriétés des Allemands et des Austro-Hongrois en France, impose à l'ambassade une grande correspondance.

Au jugement de l'ambassadeur, des visites personnelles aux camps de concentration peuvent seules donner des informations représentant réellement les vues de l'ambassade, cependant, occasionnellement, certains Américains ont été envoyés pour se rendre compte des conditions dans les camps, dont il y en a environ 70, tant en France, qu'en Algérie, qu'en Corse. Quelques camps ont été visités jusqu'à trois fois.

Certaines suggestions ont été faites, dit l'ambassadeur, pour apporter des améliorations aux conditions des camps de concentration, auxquelles le gouvernement français a toujours accordé la plus grande considération. Dans les camps militaires, les prisonniers sont sous les ordres directs de leurs officiers qui veillent à ce que les règlements soient observés.

LES PIRATES

Les sous-marins allemands font de véritables ravages dans la flotte marchande

Londres, 23. — Les sous-marins allemands déploient en ce moment une très grande activité. Alors que dans le cours de la semaine dernière ils ont coulé 13 navires anglais d'un tonnage total de 22,970 tonneaux ils ont ajouté aujourd'hui de nombreuses victimes à la liste déjà longue. Ce sont:

Le "Bovie", vapeur anglais de 6,500 tonneaux, parti de New-York le 8 août à destination de Manchester avec une cargaison de munitions; on est sans nouvelles de l'équipage.

Le "Ben Brackie", vapeur anglais de 3,908 tonneaux. L'équipage a été sauvé.

Le "Restormel", vapeur anglais de 1,349 tonneaux; équipage sauvé.

Le "Baron Erskine", vapeur anglais de 3,505 tonneaux; équipage sauvé.

Le "Samara", vapeur anglais de 3,172 tonneaux; pas de nouvelles de l'équipage.

Le "Bittern", vapeur anglais, de 1,797 tonneaux; l'équipage a été sauvé.

Le "Gladiator", vapeur anglais de 298 tonneaux; pas de nouvelles de l'équipage.

Le "Peria Castillo", vapeur espagnol; 3 membres de l'équipage ont été sauvés et l'on n'a pas de nouvelles des autres.

Le "Sverresborg", vapeur norvégien; pas de nouvelles de l'équipage.

* * *

Queenstown, 23. — Le vapeur anglais "New York City" a été coulé hier par un sous-marin allemand. Le capitaine et l'équipage, composé de 53 hommes, ont débarqué à Queenstown aujourd'hui.

LA CHUTE DE NOVO GEORGIEVSK

Les Allemands font quatre-vingt-cinq mille prisonniers

Berlin, 21 (par T. S. F. via Tuckerton). — L'état-major allemand publie le rapport officiel suivant:

"L'armée du maréchal von Hindenburg s'est emparé de Novo-Georgievsk, dernière forteresse de l'ennemi en Pologne, et a fait plus de 85,000 prisonniers, dont six généraux.

"Le nombre des canons capturés a été de plus de sept cents. La quantité du matériel de guerre n'a pas pu encore être estimée.

"Les Russes ont battu en retraite à l'est de Kovno et dans la région de Dawina jusqu'à la route d'Augustowo à Grodno. Ils offrent une grande résistance sur le front de Gudele à Lodzieje et Studzionaczna."

La dépêche suivante de Petrograd faisait d'ailleurs prévoir la chute prochaine de la forteresse russe de Novo-Georgievisk:

* * *

Petrograd, 21 — Le ministre de la guerre a publié le communiqué officiel suivant:

"Sur tout le front de Riga à Janow, il n'y a eu aucun changement important.

"A Kovno, l'ennemi continue à augmenter vigoureusement les succès qu'il a déjà obtenus. Il a réussi à occuper la ville et en avançant plus loin, s'est installé dans la région qui forme l'isthme, situé entre le Niémen et la Willa.

"A Ossowetz, pendant la nuit du 17 août et au cours de la journée du 18, notre feu a repoussé les attaques allemandes faites sur nos positions.

"Sur le front d'Ossowetz à Brest et plus loin au sud, le combat continue. Il a été caractérisé dans certains endroits par une extrême violence. L'ennemi a déployé une obstination particulière les 17 et 18 août dans son attaque sur nos troupes concentrées dans la direction de Bielsk, le long du chemin de fer de Sheremkha et près de Vladova.

"Sur le front en Galicie, il n'y a aucun changement à signaler.

"A Novo Georgievsk, l'ennemi a attaqué les fortifications situées sur la rive droite de la Vistule et sur le Narew avec une vigueur qui augmente. Le combat a été très violent. Nos réseaux de fils de fer barbelés sont couverts de cadavres allemands.

"L'artillerie allemande, qui a développé le maximum d'intensité a néanmoins réussi à réduire au silence nos canons et à démolir les fortifications de la partie qui se trouve entre la Wkra et la Narew, après quoi nos soldats, malgré leurs efforts, ont été obligés de reculer sur la rive droite de la Wkra. Ceci permit aux Allemands de concentrer leurs efforts sur la section septentrionale entre la Wkra et la Vistule.

"Nos navires, protégeant l'entrée du golfe de Riga, se sont rapprochés de la côte à cause de la grande supériorité de la flotte ennemie."

LES OPERATIONS DE L'ARMEE BELGE

Après une lutte acharnée, la tête de pont de Dixmude reste au pouvoir de nos alliés

Furnes, 20. — La fameuse tête de pont de Dixmude, que les Belges ont trois fois reprise après l'avoir trois fois perdue, resta définitivement entre leurs mains après qu'ils eurent repoussé ce matin un terrible assaut allemand.

Cette tête de pont est formée d'une portion de la rive droite de l'Yser au-delà du front de Dixmude. Les Allemands sont maîtres de tout le territoire adjaçant, mais les Belges se sont accrochés à la position qui protège les approches du pont depuis le mois d'octobre dernier, repoussant les attaques incessantes des Allemands et supportant chaque jour sans broncher un bombardement violent.

Les Allemands voyant la position belge très exposée, l'ont attaquée fréquemment en rangs serrés, et l'on estime à 3,000 le nombre des hommes qu'ils y ont perdus.

Après trois tentatives infructueuses, les Allemands ont abandonné toute attaque directe sur la tête de pont, mais n'ont pas cessé d'y diriger un feu nourri de trois côtés. Chaque soir, à l'heure de la relève, les canons allemands font quelques victimes.

Hier soir, à l'heure de la relève, le détachement évacua les tranchées et ne fut pas remplacé. De nombreuses mitrailleuses et quelques batteries de canons de campagne avaient été mis en position sur la rive gauche, et mitrailleuses et canonniers attendaient que l'attaque allemande se produise, ce qui arriva ce matin.

On laissa les Allemands s'avancer par quatre jusqu'à bonne portée, puis mitrailleuses et canons ouvrirent le feu. Le plus grand nombre des assaillants tomba avant d'avoir atteint la tranchée de la tête de pont, et ceux qui y pénétrèrent en furent bientôt chassés par les obus des canons belges qui en connaissaient l'emplacement exact.

PROTESTATION DE LA NORVEGE

Elle demande le retour des sacs postaux saisis par les Boches

Christiania, 21. — L'arrêt du paquebot-poste norvégien "Haakon-VII" et la saisie des lettres qui se trouvaient à bord par un sous-marin allemand ont été suivis d'une protestation à Berlin et d'une demande pour que ces lettres soient renvoyées en Norvège.

Le "Haakon-VII" se rendait de Bergen en Angleterre.

Le directeur des postes annonce que le commandant du sous-marin allemand donna l'ordre de jeter à la mer tous les imprimés et tous les colis postaux destinés à l'Angleterre, à la France, à l'Italie ou à d'autres pays hostiles à l'Allemagne. Toutes les lettres recommandées et les plis chargés ont été mis à bord du sous-marin.

Le chargement postal consistait en lettres qui s'étaient accumulées depuis le lundi de la semaine précédente.

Il s'y trouvait également sept sacs provenant du Danemark.

Les journaux appellent cet acte un "vol postal".

"L'Aftemposten" dit:

"Cette nouvelle sera reçue par tous les Norvégiens, du Cap Nord au Cap Naze, avec indignation et une grande amertume.

"L'injure infligée à l'Angleterre en saisissant les lettres n'a aucune importance, comparée avec les dommages causés à notre pays. Le vol des lettres d'une puissance neutre n'est pas un moyen convenable de faire la guerre."

LA GUERRE ECONOMIQUE

Bordeaux, 21. — La mission qui, sous la conduite de M. Pierre Baudin, fut envoyée dans l'Amérique du Sud pour se rendre compte des meilleurs moyens de développer les relations commerciales, maritimes et financières, entre la France et les pays de l'Amérique latine, est revenue aujourd'hui par le vapeur "Flandres".

Le but de la mission était de regagner les marchés accaparés peu à peu par les négociants allemands.

M. Baudin a déclaré qu'il était très satisfait des résultats de son voyage.

La mission a reçu partout un excellent accueil et les gouvernements ont reconnu la nécessité de chercher un terrain d'entente et de trouver les solutions pratiques pour renouer les relations commerciales.

PROPAGANDE ALLEMANDE

Washington, 21. — L'attorney General Gregory, a annoncé aujourd'hui au président Wilson que l'enquête à laquelle il s'est livré sur l'activité déployée par les agents allemands aux Etats-Unis, n'avait jusqu'à présent révélé aucun fait qui puisse donner lieu à une action judiciaire. Il a ajouté que son enquête continuerait mais qu'il ne voyait aucune raison pour une action immédiate.